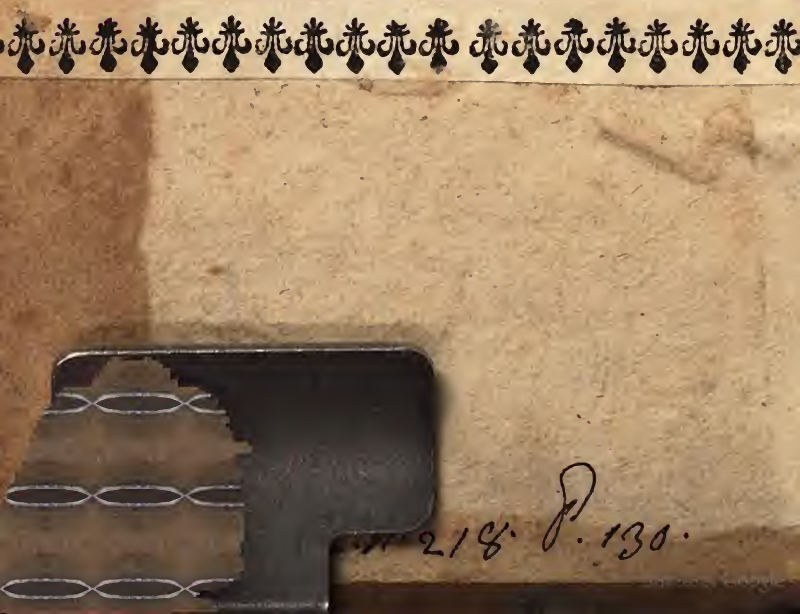
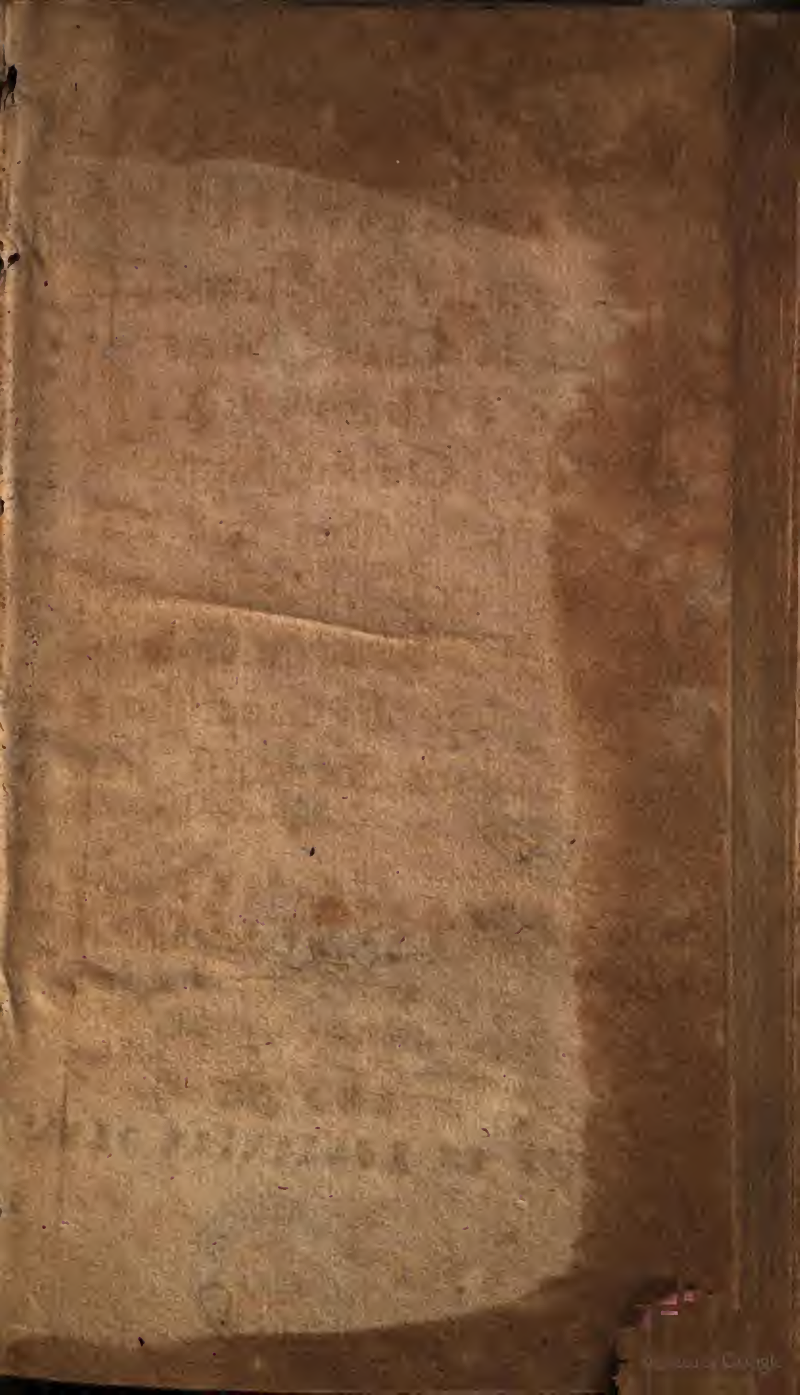


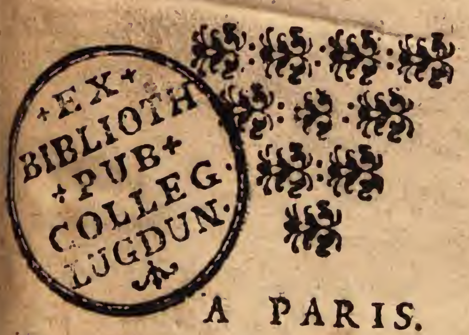

218. P. 130.



CONVERSATIONS ACADEMIQUES, TIRE'ES DE L'ACADEMIE DE MONSIEUR L'ABBE' BOURDELOT,

Par le Sieur LE GALLOIS.

Seconde Partie.





A PARIS.
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la Sainte-Chapelle.

M. DC. LXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





QUATRIE'ME CONVERSATION.

SECONDE PARTIE.

IL eſt juſte, ce me ſemble Meſſieurs, commença Periandre, qu'aprés avoir parlé des productions irregulieres de la nature, nous parlions maintenant des regulieres. Nous examinames il y a huit jours un diſcours qui traitoit de la generation des Monſtres. Aujourd'huy nous

en en examinerons un autre qui traitte de celle des Animaux parfaits. Cette matiere n'eſt pas moins belle ny moins curieuſe que l'autre ; & comme on n'en ſçauroit traitter ſans parler en même temps de la forme ſubſtantielle, à cauſe de la liaiſon que ces ſujets ont enſemble, nous pourrons par ce moyen examiner l'un & l'autre, & ſatisfaire à la reſolution que nous avions pris autrefois d'examiner la nature de ce principe. C'eſt à Cleante à nous faire le rapport de cet ouvrage, puiſqu'il s'en eſt chargé.



Si le mouvement auquel les esprits sont accoûtumez donne la figure à la semence, & cause la generation de l'animal.

CE Traité n'est autre chose qu'un extrait de l'homme de Descartes, repartit Cleante. L'Auteur veut que la semence soit un composé de parties subtiles & de parties grossieres; & que parmy les grossieres il y en ait encore quelques unes plus grosses que les autres. Il dit ensuite que les plus subtiles parties, qui sont les esprits, ayant dans la semence le même mouvement qu'elles avoient dans le corps du pere & de la mere, elles impriment par ce moyen de semblables figures dans les plus grossieres parties de la semence;

& il ajoûte que ces plus groſſieres parties ſont agitées par la chaleur de l'*uterus* ; mais que leur figure eſt determinée par le mouvement des eſprits. C'eſt à dire, pour parler plus clairement, que la matiere ſubtile eſtant accoutumée au mouvement qu'elle avoit dans le corps d'où la ſemence provient, elle le conſerve dans la ſemence ; elle l'y continuë, & enſuite de cela elle y forme des parties ſemblables à celles du corps d'où elle eſt ſortie, & où elle avoit de pareils mouvemens ; de ſorte que ſi ſes mouvemens étoient droits dans le corps du pere, elle produit par un ſemblable mouvement des vaiſſeaux droits dans la ſemence ; ſi ſes mouvemens eſtoient obliques, elle fait auſſi des parties obli-

ques. Ainſi, pourſuit-il, cette diſpoſition de la matiere ſubtile à ſuivre les mouvemens auſquels elle eſt acoutumée caracteriſe & figure la matiere groſſiere. C'eſt un mouvement impetueux qui eſtant continué dans la ſemence y produit en petit les mêmes parties qui ſont dans le corps d'où elle procede ; & parce que les eſprits font dans la ſemence les mêmes tours qu'ils faiſoient dans le corps de l'homme ; parce que l'impreſſion qu'ils ont receuë du mouvement qui leur eſt naturel ne leur permet pas d'en faire ny plus ny moins ; & que ce même mouvement, ſuivant les regles de mechanique, obſerve toûjours le même ordre & le même cours, il faut auſſi par conſe-

quent que tous ces mouvemens donnent à la matiere grossiere de la semence une conformation pareille à celle du corps d'où elle provient.

Si un mouvement en fait perdre un autre.

IL ajoûte ensuite que les parties grossieres de la semence estant une fois émeuës par la chaleur de l'*uterus* & par l'agitation de leurs propres esprits, elles se meuvent quasi d'elles-mêmes aprés cela par la force de l'impression qu'elles ont receuës : Et le principe sur lequel il fonde cette opinion est que tous les corps quelques pesans qu'ils soient, ayant une fois commencé d'être meus, ils perdent leur pesanteur, &

ſe meuvent aprés cela avec tant de facilité qu'une mouche ſeroit capable de continuer ce mouvement. Nous en avons, continuë-t'il, un bel exemple dans le chariot chargé, & dans le boulet de canon où un mouvement en fait perdre un autre; parce qu'encore que la matiere tende en bas par ſa peſanteur, neanmoins le mouvement d'impulſion l'agite ſi bien qu'elle perd cette inclination, & n'en a plus que pour aller où elle eſt pouſſée. Le méme, dit-il, arrive à la partie groſſiere de la ſemence; car aprés que la chaleur actuelle de l'*uterus* l'a ébranlée, elle ſuit le mouvement des eſprits avec toute la facilité poſſible, & perd pour cette action toute autre diſpoſition contraire: ainſi elle eſt

facilement figurée par le mouvement ordinaire des esprits, qui, comme je vous ay dit, ne la determinent que par le moyen de ce mouvement auquel ils sont acoutumez dés qu'ils étoient dans le corps du pere & de la mere. Voila, Messieurs, quelle est l'opinion de cet Auteur. Elle est ingenieuse; *E se non è vera*, comme dit l'Italien, *Almeno e ben trovata*. C'est à dire selon luy, poursuivit Ergaste, que le mouvement habituel des esprits figure la semence avec la même disposition qui se trouve dans le corps du pere & de la mere. Pour moy je ne suis pas de ce sentiment; & je ne puis m'imaginer que la matiere subtile ait de la memoire pour se ressouvenir dans la semence du

mouvement qu'elle avoit dans le corps du pere. Il me ſemble que c'eſt la faire intelligente, & luy donner de l'eſprit pour obſerver toûjours ce même cours, afin de produire des ouvrages parfaits par des imparfaits : ou du moins c'eſt trop donner aux loix de la mechanique ; puiſqu'il n'y a pas d'apparence qu'un mouvement commencé dans le corps d'un homme puiſſe eſtre continué ſi regulierement dans ſa ſemence, ny produire par ce moyen un ouvrage auſſi parfait qu'eſt la conformation du corps humain. Il faut donc qu'il y ait dans cette operation quelque intelligence qui s'en mêle, quelque Providence qui la conduiſe, quelque ſubſtance formelle qui la diſpoſe.

Plusieurs mouvemens peuvent estre ensemble dans un même sujet.

NOn seulement cela, poursuivit Eudoxe; mais aussi l'Autheur manque contre les propres principes de la mechanique, où l'on voit que deux mouvemens differens peuvent être ensemble, comme nous le voyons dans le boulet de canon; parce qu'encore que le boulet soit poussé avec impetuosité par le mouvement horisontal, neanmoins cela n'empêche pas que sa pesanteur ne le fasse encore tendre en bas; de sorte qu'il s'y trouve deux mouvemens, l'un horisontal & l'autre perpendiculaire. On y en peut considerer trois, ajoûta

Maxime. Le premier eſt le violent qui luy vient de l'impulſion de la poudre enflammée, & qui continuë juſques à une certaine diſtance. Le ſecond eſt mixte, c'eſt à dire en partie violent & en partie naturel, lorſque le boulet ceſſe de monter, & que continuant toûjours en avant il commence en même temps à deſcendre, & en deſcendant à décrire une ligne courbe. Le troiſiéme mouvement eſt le naturel qui eſt cauſé par la propre maſſe du boulet, & ſelon lequel il tend en bas par une ligne perpendiculaire; ce qui arrive lors qu'il a perdu ſa premiere impulſion qui le faiſoit tendre en haut & en avant. Or il eſt certain que plus le boulet s'approche de la terre & plus ſa viteſſe aug-

mente, non par aucune inclination qu'il ait pour le centre de la terre, mais parce qu'il adjoûte toûjours de nouveaux degrés de viteſſe aux premiers, ſelon la progreſſion arithmetique continuë des nombres impairs 1. 3. 5. 7. 9. &c. c'eſt à dire que ſi en une minute ou ſeconde il deſcend un pied par exemple, il deſcendra trois pieds en la ſeconde minute, cinq en la troiſiéme, & ainſi de ſuite.

Du mouvement elaſtique ou de reſſort.

IL y a auſſi deux ſortes de mouvemens dans l'arc tendu, continua Periandre. Le premier eſt celuy par lequel l'arc eſt courbé ; & le ſecond celuy par lequel il ſe redreſſe. Le

premier change la ſituation des pores ; & le ſecond les remet dans leur premier ordre : ce qui provient, ce me ſemble, de ce que les pores de l'arc courbé ayant changé leur figure circulaire en eliptique ou ovale, ils reprennent par le ſecond mouvement de reſſort leur premiere figure ; & la raiſon de cela eſt, comme je crois, parce que la matiere ſubtile faiſant violence aux parties du côté concave de l'arc, afin de penetrer dans leurs pores, elle les contraint par ce moyen de ſe redreſſer, & de reprendre leur premier eſtat. Ce n'eſt pas la tout-à-fait la penſée de Deſcartes, luy répondit Maxime. Ce Philoſophe au contraire veut que la matiere ſubtile trouvant les pores du côté convexe fort

ouverts, & ceux du côté concave fermez, elle entre si abondamment par ceux qui sont ouverts qu'elle contraint les autres de se rouvrir, desorte que par ce moyen elle redresse le bâton. Peut-estre que ces deux causes y contribuënt, dit Oronte. Il n'y a point de peut-estre icy, repartit Eudoxe. Ce principe est imaginaire; & il ne faut point rechercher d'autre cause de cet effet que la vertu elastique de l'air, qui estant comprimé s'élargit avec violence aussi-tost qu'il trouve passage. Nous en avons un bel exemple dans les arquebuses à vent, ou l'air extremement resserré sort avec une extraordinaire impetuosité quand on luy donne jour. Vous voulez bien que je vous interrompe icy;

dit alors Oronte, pour vou dire que cette ſorte d'armes a eſté inventée par un Normand; & que feu Monſieur Hinſelin en avoit apporté de Rome une qui tira deux ans aprés avoir eſté chargée. Il ſe peut faire que la matiere ſubtile diſpoſe l'air au mouvement de reſſort, repliqua Periandre. Ainſi vôtre opinion ne détruit pas celle de Deſcartes. Ce qu'Eudoxe a dit du mouvement du boulet & de celuy du chariot eſt tres-veritable, pourſuivit Oronte. Il eſt certain qu'il eſt composé de l'horiſontal & du perpendiculaire. Mais on luy peut répondre qu'il y a des corps tres-ſubtils où il eſt impoſſible de trouver de peſanteur. La lumiere eſt un de ces corps, qui ſe porte en haut & de tous coſtez,

ſans qu'on y puiſſe remarquer aucune pente vers le centre de gravité. Et pour ce qui regarde le mouvement elaſtique de l'air je ne crois pas que perſonne en doute ; mais quand on cherche la cauſe de ce mouvement de reſſort, il n'eſt pas ſi aiſé de la trouver ; car enfin s'il faut donner raiſon de l'arc qui ſe bande par le reſſort qui ſe fait, & trouver des matieres plus ſubtiles que les parties du bois ou de l'acier, on a la même demande à faire lorſque l'air qui a eſté comprimé dans le tuiau pneumatique ſe dilate en forçant ſa priſon; & ſi l'on dit que l'air doit avoir ſes parties ſituées de telle maniere qu'elles ſoient capables de reſſort, on peut dire la même choſe de l'arc. Ainſi la penſée d'Eudoxe eſt évidente

ſur le fait, qui eſt le mouvement de reſſort dans l'air ; mais il n'explique pas la cauſe de ce mouvement, parce que les parties de l'air eſtant des corps indifferens au mouvement & au repos, il n'y a pas de raiſon qu'elles ſoient en une place plutoſt qu'en une autre ; & ſoit qu'on les approche ou qu'on les recule, elles occuperont le lieu qu'on leur donnera ; mais il y aura toûjours le même ſujet de demander pourquoy elles retournent à leur figure. Tout ce que je vous puis dire la deſſus, répondit Eudoxe, eſt que quand l'air eſt tres-comprimé, il faut de neceſſité qu'il ſorte avec violence ſi l'on luy donne le moindre ouverture ; parce que pluſieurs parties ſe preſſans de ſortir enſemble, elles

ſortent avec confuſion & par conſequent avec violence. Or il eſt conſtant qu'il y a des corps plus propres les uns que les autres à faire ainſi le reſſort, comme le fer & l'acier ; ce qui provient apparemment de la diſpoſition de leurs pores, qui n'ayant point de communication les uns avec les autres par l'irregularité de la ſituation de leurs parties, cela eſt cauſe que l'air y eſt plus aiſément comprimé & conſervé dans ſa compreſſion ; tout au contraire de l'or & de l'argent ou l'air ne peut-eſtre ainſi reſſerré, d'autant qu'ils ont les pores ſituez avec tant de communication les uns avec les autres que quand on y fait entrer l'air par un coſté il ſort auſſi toſt par l'autre. Pour moy je trouve, qu'il

eſt de l'air comprimé comme des eſprits renfermez dans le corps, adjoûta Valere. Si peu qu'on leur donne d'iſſüe ils ſe diſſipent facilement : Ainſi pour peu qu'on donne de jour à l'air preſſé il ſort avec precipitation, pour ſe remettre en ſon eſtat naturel; & c'eſt ce qu'on appelle reſſort ou vertu elaſtique; & c'eſt auſſi, comme je crois, tout ce que l'on en peut dire. Puiſque nous n'en pouvons rien dire davantage, interrompit Periandre, revenons à nôtre premiere queſtion; & voyons s'il eſt vray que le mouvement habituel des eſprits diſpoſe la ſemence de la même façon dont le corps eſt bâti, & ſoit cauſe de la generation des animaux.

Des formes substantielles.

S'Il suffit du seul mouvement acoutumé des esprits pour donner à la semence la figure du corps d'où elle provient, répondit Cleante, il n'est point necessaire d'admettre de formes substantielles ny de cause interne qui caracterise la matiere. En effet, poursuivit Eusebe, si sans le secours des formes substantielles on peut rendre raison de toutes les actions des mixtes, je ne crois pas qu'il soit necessaire de les admettre; puisque selon l'échole même il ne faut pas multiplier les êtres sans necessité. Je vous avoüe qu'il ne les faut pas multiplier, luy repartit Ergaste : mais il faut que sans le moyen des for-

mes ſubſtantielles vous rendiez raiſon du principe interne de toutes les actions des mixtes. Pourveu que nous convenions des termes nous ſerons bien toſt d'accord de la choſe, répondit Euſebe : Je veux dire pourveu que vous ne preniez pas la forme ſubſtantielle pour quelque être diſtingué de la matiere, comme les Peripateticiens le font preſque tous contre la penſée d'Ariſtote. Il eſt vraiſemblable (quoy que diſent ceux de l'échole) que toutes les actions, toutes les qualitez, & ce qu'on appelle formes ne ſont que des modifications de matiere & des determinations que le mouvement y produit ſuivant certaines regles qu'il ne paſſe jamais. En effet, pourſuivit-il, ſi d'une graine de chou il

provient un chou plutost qu'autre chose, premierement, c'est parce que cette graine estant differente de toute autre elle doit aussi produire quelque chose de different ; secondement parce que dans cette graine il y a une certaine quantité de matiere de qui un certain degré de mouvement agite tellement les parties qu'elles s'arrangent d'une façon plûtost que de l'autre, ce qui forme un estre particulier & determiné, à qui les hommes donnent tel nom qu'il leur plaît. En troisiéme lieu parce que le feu seul peut donner ce mouvement qui arrange & dispose ainsi les parties, sans avoir recours pour cela à des estres que nous ne connoissons pas, & que même nous ne pouvons connoître. Il

est certain, ajoûta-t'il, que quand la graine est en terre elle ne souffre autre chose qu'une agitation de la part du Soleil qui l'enfle, qui l'étend, & qui dispose ses parties dans l'ordre qu'elles doivent avoir selon leurs figures, leurs volumes, & sur tout selon le degré de mouvement qui agite cette graine. Ainsi je la puis comparer à un gâteau feüilleté où tout est confus & sans distinction de parties avant qu'il ait esté dans le four; mais dont les parties agitées & gonflées par le feu s'élevent, se separent, & font voir toute autre chose que ce n'étoit auparavant la cuisson. De même la plante est en confusion dans sa graine: Elle y est sans distinction de parties (du moins elle le paroist ainsi à nos yeux) car

elles sont peut-estre distinctes ; mais parce qu'elles sont trop petites & trop deliées nous ne les pouvons discerner : Quoy qu'il en soit il n'y a point de mal à dire que la plante est comme cachée dans son germe, qu'elle y est enveloppée, qu'elle y est en repos & sans mouvement ; mais lorsque cette graine estant mise en terre vient à estre agitée par le mouvement des matieres qui l'environnent ; lorsque le feu caché dans ce germe vient à estre excité par celuy du Soleil, alors les parties de la semence commencent à s'étendre ; L'étuy qui jusques là les avoit envelopées pour les conserver, se brise pour leur faire place. La distinction s'y fait déja connoître ; On apperçoit une petite

petite plante composée de parties diverses, où l'on ne voyoit qu'une petite masse faite d'une matiere homogene ; mais on ne rencontre en tout cela qu'une quantité de matiere meüe de telle ou telle façon, & avec une telle proportion, par le moyen du feu, qui n'est autre chose que la matiere subtile, dont le propre est de mouvoir toutes choses. Ainsi, continua-t'il, il n'est point besoin d'admettre là de forme qui determine l'être, puisque le seul degré de mouvement le fait avec le volume & les figures de la matiere. Ainsi toutes les actions, qui ne sont que des mouvemens, viennent de ce seul principe, Je veux dire du feu, *Cui datum est omnia movere, ut aquæ omnia nutrire*; car comme par le moyen

de cét élement le germe estant agité & gonflé prend peu à peu la figure d'une plante, de même son accroissement & son entretien proviennent de ce même mouvement qui y pousse des parties de la terre, mais des parties proportionnées au corps de la plante, par le moyen desquelles parties elle croist & se nourrit. Ainsi le mouvement fait tout avec la matiere; le mouvement la determine; & luy donne mille figures differentes, sous lesquelles nous la considerons diversement. Il est pourtant difficile de croire, répondit Ergaste, que cette constante & merveilleuse succession, que l'on voit toûjours dans les individus de chaque espece, ne provienne que du seul mouvement déterminé dans une cer-

taine quantité de matiere. Je crois plûtost qu'il y a des principes internes de ce mouvement, Je veux dire des formes qui le produisent, & qui sont des matieres tres deliées, par le moyen desquelles les plus grossieres sont meuës & disposées conformement aux originaux, sur lesquels l'esprit universel les caracterise & les specifie. C'est fort bien dit, Monsieur, luy repliqua Periandre. Nous ne cherchions qu'une forme en chaque estre, & vous nous en donnez deux. Vous en établissez une generale & une particuliere, de peur que vous avez d'en manquer. Mais sans parler de la premiere cause qui d'abord a donné à tous les étres un estat qu'ils conservent depuis ce tems là, sçachés que nous n'admettons

ny forme universelle ny forme particuliere, de la façon dont les Aristoteliciens l'entendent. Vous même vous n'admettez pas les particulieres selon ce que vous avez dit. En effet, interrompit Eusebe, Ergaste a parlé pour moy plus que contre moy; car quand il a dit qu'il y a des matieres tres-subtiles par le moien desquelles les plus grossieres sont meuës, il me semble qu'il n'a non plus que moy rien admis là que de la matiere & du mouvement. Ainsi la dispute entre nous n'est que du nom de forme qu'il veut donner à cette matiere subtile; & c'est dequoy je ne me soucie pas: mais la question est de sçavoir si outre la matiere il y a dans les mixtes un autre être qui avec la matiere fasse un tout complet en

la determinant & la ſpecifiant. La matiere de ſoy eſtant indifferente à être determinée repartit Eudoxe, il faut qu'il y ait un principe qui la determine. Il eſt vrai qu'elle eſt indifferente à être determinée, répondit Euſebe ; & même j'avouë qu'elle ne peut elle-même ſe determiner ; mais il n'eſt pas neceſſaire pour cela de renfermer dans chaque portion de matiere un autre être, dont nous n'avons aucune idée pour luy faire operer tout ce qui ſe fait dans la matiere, puiſqu'il ſuffit pour cela que Dieu en la creant luy ait donné une certaine quantité de mouvement qui fait joüer tous les reſſorts que nous y voyons, & qui la determine toûjours de même façon en chaque eſpece. Il eſt certain qu'un mouvement determiné

comme quatre, si l'on veut, se peut conserver d'être en être, ajoûta Maxime; & que par le moyen de ce même mouvement les mêmes figures, les memes operations,& les mêmes qualitez s'y conservent aussi toûjours. La quantité de matiere contribuë à faire telle ou telle chose avec un tel degré de mouvemẽt;&ce même mouvement peut faire aussi que cette chose redõne un pareil mouvement à une autre matiere, par le moien de laquelle matiere cette chose produit son sẽblable. Ce sont les semences qui produisent tous les êtres, & dans lesquelles nous ne pouvons reconnoistre autre chose que de la matiere & du mouvement qui se conservent également dans chaque espece avec un certain degré de proportion; & parce

qu'un cheval, par exemple, en produisant un cheval le produit à peu prés avec la même quantité de matiere dont tous les autres chevaux ont esté faits, il est vray aussi de dire que le même degré de mouvement qui a commencé la premiere generation du cheval a servi aussi à faire tous les autres. La raison de cela, ce me semble, est qu'un cheval en donnant une portion de sa matiere, doit aussi donner une partie de son mouvement, afin d'animer cette matiere, & la disposer à produire son semblable. Il en est de même de tous les autres êtres, en qui toutes les operations ne sont que des suittes de ce premier mouvement qui a animé & specifié leur matiere. Il faut avec cela considerer les mouvemens qui viennent de dehors,

& par le moyen desquels les choses exterieures agissant sur une semence l'excitêt à produire telle chose, ainsi que l'on a tantost remarqué touchant la generation des plantes? Mais est-il possible, interrompit Valere, que ce grand nombre de qualitez par le moyen desquelles les êtres corporels font tant & de si differentes operations, avec un ordre si reglé & si constant, que tout cela, dis-je, ne procede que des differens mouvemens de la matiere. Oüy, Monsieur, il est possible, luy repartit Eusebe; & il est bien vrai-semblable aussi que cela se fait par tout, excepté dans l'homme, en qui quelques actions plus excellentes viennent aussi d'un principe plus relevé, qui est l'ame raisonnable: Mais par tout ailleurs les

actions de generation, de nutrition, d'augmentation, & tant d'autres operations que nous remarquons dans les êtres, toutes ces actions, dis-je, ne sont que des mouvemens differens de la matiere, qui ne les reçoit point d'un principe formel caché dans son sein; mais qui les a reçeus de Dieu premier moteur de toutes choses; & selon la diversité de ces mouvemens, & la diverse quantité des matieres meuës, il se forme telle ou telle chose, il se produit telle ou telle qualité, il se fait telle ou telle operation. Car comme dans la generation une certaine quantité de mouvement avec un certain volume de matiere produit une chose plûtost que l'autre, je veux dire une chose figurée de telle maniere; nous voyons aussi en-

ſuite de cela que les parties de cette choſe produite ſont capables de faire en nous certaines impreſſions plutoſt que d'autres: d'où vient qu'entre toutes les choſes les unes nous ſemblent froides,& les autres chaudes; les unes humides, & les autres ſeiches; les unes peſantes, & les autres legeres; les unes douces, & les autres rudes; les unes bonnes,& les autres mauvaiſes; toutes leſquelles qualitez ne procedent que des differentes façons dont les choſes nous affectent, comme ces differentes façons de nous affecter ne proviennent que des diverſes modifications de la matiere par le moyen des differens mouvemens qu'elle a receus de Dieu. Ce qui a introduit les formes ſubſtantielles, ajoûta Periandre,a eſté cét axio-

me qui dit que nul corps ne peut eſtre meu de ſoy-même, d'où les Peripateticiens ont conclu mal à propos qu'il y avoit dans chaque corps une cauſe interne du mouvement; & de là ils ont cru qu'il falloit que cette cauſe fût diſtinguée de la matiere, ce qu'ils ont appelé forme, acte ou principe de vie; mais il n'eſt pas beſoin d'avoir recours à un tel principe pour rendre raiſon des mouvemens, puiſqu'il ſuffit de dire pour cela que les corps ſont meus les uns par les autres, depuis que Dieu les a créez, & qu'en les creant il leurs a imprimé ces divers mouvemens. Il y a encore icy une choſe à conſiderer, pourſuivit Maxime; c'eſt que cette forme ſubſtantielle eſt ou materielle, ou immaterielle: Il n'y a point icy de milieu. Que

si l'on avouë qu'elle est materielle, nous voila d'accord; mais si l'on dit qu'elle est immaterielle, on tombera dans l'absurdité d'admettre une substance spirituelle dans les bestes & dans les plantes, voire même dans les pierres. Je ne puis comprendre outre cela comment la forme, qui selon l'Echole est une vraie substance distinguée de la matiere, ne puisse pas neanmoins estre separée d'elle, ny exister separément, ce qui ne convient point à la substance. Adjoûtez que la forme est étenduë ou non, poursuivit Cleäte. De dire qu'elle n'est point étenduë, cela ne se peut, puisqu'elle est diffuse par toutes les parties du corps, ce qui ne peut estre sans extention. Que si elle est étenduë son extention est ou permeable & sans

resistance, ou solide & impenetrable. Le premier ne peut pas estre, parce que ce ne seroit qu'une espace impropre à donner le mouvement, dont toutefois la forme est le principe. L'autre ne peut pas estre aussi, parce qu'il se donneroit penetration de corps. Ainsi il y a grande apparence qu'il n'y a point d'autre forme que les seules figures ou modifications de la matiere. *Il* est certain, dit Oronte, que cette constante succession qui est dans les generations, où l'on voit toûjours les semences produire des individus de leurs especes, n'a pû d'abord proceder du seul mouvement de la matiere; car il faudroit qu'elle se fut meuë de toute éternité, ce qui n'est pas; ou il faut qu'une premiere cause ait commencé de

la mouvoir, ce qui eſt vray. Nous devons donc croire que c'eſt cette premiere cauſe qui a conduit & reglé la matiere, qui luy a determiné ſes operations, qui luy a donné ſes diverſes figures, en un mot qui a composé cette belle harmonie que nous voyons dans l'Univers; & c'eſt le ſentiment de ceux qui attribuent la determination de la matiere qui forme l'homme au ſeul mouvement des eſprits que contient ſa ſemence; auſſi bien que de ceux qui tiennent pour les formes ſubſtantielles. Cependant il me ſemble que cela n'empéche pas qu'on ne puiſſe dire que le mouvement ſeul produit les differentes determinations de la matiere priſe en general; & ma raiſon eſt qu'il ſuffit que Dieu luy ait imprimé ce mou-

vement en la creant, par le moien duquel elle a été partagée en diverſes portions de differentes figures. Ainſi lorſqu'on dit *opus naturæ*, *opus intelligentiæ*, il faut entendre par là que cette intelligence diviſant la matiere luy a donné dabord des mouvemens qui l'ont ſpecifiée; que ces mouvemens ſe ſont conſervez en chaque eſpece, c'eſt à dire en chaque portion de matiere; & que par leur moien les mêmes figures y ſont toûjours & ſucceſſivement reproduites. Que l'on diſe ſi l'on veut que Dieu eſt continuellement preſent à ces operations, & que ſa ſageſſe infinie les regle, je l'avouë; mais il me ſemble, pour raiſonner de cecy en Phyſicien, qu'il n'y a rien là autre choſe à conſiderer ſinon que la matiere a commen-

cé d'être meuë, ce qui la divisée en diverses parties; que ce mouvement s'est aussi partagé à ces diverses parties de matiere, ce qui a fait differentes determinations de mouvement, & que la diversité de ces determinations ayant fait dabord les diverses figures de tous les estres, c'est aussi cette même diversité de mouvemens qui continuë de les refaire. On ne sçauroit dire que Dieu ne puisse pas conserver les especes de toutes choses par des mouvemens particuliers à chaque espece; lesquels mouvemens se conservent & se communiquent dans les semences? En effet, Messieurs, que faut-il autre chose, pour figurer la matiere, que de la mettre en mouvement? Ne voyons nous pas que pour luy faire changer de figure

il ne faut que faire changer de ſituation à ſes parties? & qu'eſt-ce cela, je vous prie, ſi ce n'eſt mouvoir. Il ne faut donc pas chercher dans les ſemẽces autre choſe que du mouvement pour leurs donner des parties ſituées d'une certaine façon qui repreſente un eſtre particulier diſtingué de tout autre que de ceux de ſon eſpece. On me dira peut-eſtre que c'eſt cela même qui fait qu'il y a là autre choſe à conſiderer que du mouvemẽt: Je réponds qu'il n'en eſt pas beſoin, puiſque, comme j'ay dit, il ſuffit que Dieu y conſerve le même degré de mouvement qu'il y a mis dans la premiere & generale diviſion de la matiere. Il faut demeurer d'accord que le mouvement agite la matiere, continua Socrate; que par le moyen de

cette agitation il la figure & la ſpecifie; qu'un tel degré de mouvement produit une choſe pluſtoſt que l'autre; que la diverſité de tous les eſtres provient des divers degrez de tous les mouvemens; & que les mouvemens particuliers étant conſervez dans chaque eſpece, ils ne manquent jamais de reproduire d'autres individus, chacun dans ſon eſpece; ce qui ſe fait par le moyen des ſemences, qui ſont comme des étuis dans leſquels la matiere & le mouvement de l'être ſe conſervent pour perpetuer l'eſpece. Voicy, comme je crois, de quelle maniere la choſe ſe fait, adjouta Maxime. Prenons, ſi vous voulez, l'homme pour exemple. Sa ſemence eſt un corps fluide qui vient du ſang, ou pour mieux dire des alimens conver-

tis en ſang. Il eſt certain que le chyle circule avec le ſang, avant que d'étre changé en ſang, & qu'en circulant il ſe diſtribuë à toutes les parties du corps, en ſorte que la ſemence qui provient du chyle doit neceſſairement toucher toutes ces parties, avant que d'aller dans les vaiſſeaux ſpermatiques; & comme la ſemence eſt un corps humide & huilleux, elle reçoit aiſément l'impreſſion de la figure des parties, avec rapport de chaque partie de la ſemence à chaque partie de l'homme. Aprés donc que la ſemence a reçeu ſes impreſſions par tout où elle a eſté avec le chyle, dont elle fait partie (leſquelles impreſſions ne ſont encore que des ébauches) elle va dans les vaiſſeaux ſpermatiques, où elle ſe

rafine d'avantage ; & puis lorsqu'elle est receuë dans l'*uterus*, le mouvement qu'elle en reçoit & le sien propre qu'elle a receu du pere & de la mere l'agitent si bien que chacune de toutes les parties qui la composent va prendre sa place, & toutes ensemble forment le corps d'un homme. Or je ne trouve rien en toute cette économie qu'une matiere qui a receu l'impression d'une autre matiere, je veux dire une semence formée du sang d'un animal avec un certain degré de mouvement qui l'agite & qui la determine ; de telle sorte qu'il faut de necessité que les parties de cette matiere soient situées de cette façon plutost que d'une autre, ce qui produit une figure particuliere. Certainement, dit Eu-

doxe, si quelqu'un ne plaide icy fortement pour les formes substantielles elles courẽt grand risque de perdre leur procés. Je ne pretends pas le leur faire gagner, repartit Pamphile. Je ne suis pas si presompteux que de croire les pouvoir assez bien deffendre pour cela. Peut-être aussi que leur cause ne vaut rien. Je suis du nombre de ceux qui doutent de tout. Quoy qu'il en soit s'il est juste qu'elles perdent leur procés il faut qu'elles le perdent parties oüies ; c'est pourquoy je vais plaider pour elles, & dire quelque chose en leur faveur. Ce sont quelques conjectures qui m'empêchent d'estre de vostre sentiment, Messieurs, ny de celuy de l'Autheur de l'Ouvrage qui a donné lieu à la Conference. Il est cer-

tain, pour répondre à ſon opinion, qu'un corps qui eſt meu conſerve ſon mouvement juſques à ce qu'il en ſoit empêché; de ſorte que ſi un corps eſtoit dans le vuide il garderoit toûjours ſon mouvement en droitte ligne ſans l'avancer ny le retarder, parce qu'il n'y a rien qui le put faire. Le repos ſeroit pareillemnt eternel. Mais il n'en ſeroit pas de même du mouvement circulaire qui ne continuë plus dés qu'il trouve moyen de s'echapper; & je ne comprens pas que les eſprits qui circulent dans noſtre corps puiſſent trouver dans la ſemence du rapport à ce mouvement circulaire. Voila ce qui me fait de la peine, & ce qui m'empêche de croire que le mouvement des eſprits ſoit cauſe de la generation des ani-

maux. Ainsi je crois qu'il y en a d'autres causes qui ne peuvent estre que les formes substantielles, je veux dire quelques estres renfermez dans la matiere, qu'ils gouvernent & qu'ils specifient suivant les idées du premier ouvrier qui a tout fait de rien. En effet, continua-t'il, quand je considere la maniere dont on fait un tableau je suis d'autant plus persuadé de ce principe interne qui fait les hommes. Vous sçavez, Messieurs, que pour faire un tableau il ne faut que broier les couleurs, les mêler, & les coucher, ce qui ne peut passer que pour des mouvemens de matiere: mais vous sçavez aussi qu'outre ce mouvement il faut une cause qui arrange les couleurs; il faut un esprit qui conduise le pinceau avec dessein & avec ordre, pour faire un

ouvrage achevé; il faut avec la main que je vois se mouvoir un Artisan qui la meuve & qui la dirige. Il en est de même dans les Ouvrages de la Nature, où nous ne voyons à la verité que les divers mouvemens de la matiere assemblée, de même qu'au tableau; mais où nostre esprit nous dicte qu'il y a un Peintre interieur qui arrange avec tant d'art les parties de son ouvrage. Il y a certaines agitations de la matiere que l'on peut appeller tumultuaires & sans art, comme il arrive dans les nuées, où l'on voit rarement des figures d'une même façon. Mais dans la production des plantes & dans la generation des animaux il y a depuis l'origine du monde une succession de figures si constante qu'il me semble qu'on ne doit

non

non plus attribuer cela au hazard & au ſimple mouvement de la matiere, que la ſtructure d'une tapiſſerie ou l'arrangement des parties d'un tableau. Je comprens bien qu'un automate, une montre par exemple, a des mouvemens reguliers ſuivant l'arrangement de ſes parties; mais qu'une montre faſſe de petites montres, & même dans la derniere exactitude, c'eſt ce qui paſſe ma penſée, & va au dela de la verité. Vos comparaiſons ne ſont pas juſtes, luy repartit Oronte: ou pour mieux dire il n'en faut point faire entre le fini & l'infini, ny raiſonner ſur ce fondement, parce que la diſtance eſt trop grande de l'un à l'autre. En effet il y a bien de la difference entre les ouvrages du Createur & ceux de

la creature. Le Createur eſtant infini diſpoſe du mouvement & de la matiere comme il luy plaiſt, & peut luy donner toutes ſortes d'impreſſions ; mais la creature eſtant bornée ne peut faire auſſi que des ouvrages bornez. Outre cela il eſt certain par les regles de mechanique que deux mouvemens égaux produiront de ſemblables figures dans diverſes matieres ; & ſi la main d'un Peintre eſtoit ſi accoûtumée à ſon travail qu'elle remuaſt même ſans que l'eſprit y prit garde, il eſt conſtant qu'elle feroit les mêmes figures que ſon eſprit auroit conceuës ; & les figures ſe feroient conformement aux mouvemens du bras dont l'eſprit ſe ſert pour les tracer. On peut encore vous dire que

l'homme en faiſant une machine dont un reſſort communique ſon mouvement à un autre, celui-cy à un autre, & ainſi du reſte, imite Dieu en quelque façon qui dans la fabrique du monde n'a fait autre choſe qu'une machine, dont toûtes les parties ſont meuës les unes par les autres; ce qui fait toutes les generations & les corruptions *qui* entretiennent cette diverſité toûjours conſtante & égale que nous voyons dans la nature. Quand on conſidere auſſi l'ordre reglé qui eſt dans le monde, interrompit Theotime, on eſt, ce me ſemble, forcé de recourir à un Artiſan interieur qui a donné le premier branle à toutes choſes, & qui les conſerve dans cét ordre. Ce que vous ditte eſt ſi vray, pourſuivit Pam-

phile, qu'il n'y a point eu de Philoſophes, voire mêmes de Paiens, qui n'aient reconnu ce ſouverain Artiſan, tantoſt ſous le nom de Dieu, tantoſt ſous celuy d'eſprit univerſel, tantoſt ſous celuy d'ame du monde, tantoſt ſous celuy de feu, de chaleur, & de lumiere. Ce premier principe eſt Metaphyſique, & ne fait rien à la Phyſique, repartit Oronte. Il y eſt pourtant neceſſaire, repliqua Theotime, ſi l'on conſidere le premier établiſſement des choſes, & même leur conſervation. Ce ſeroit pourtant peu ſatisfaire la curioſité d'un naturaliſte, répondit Oronte, que d'alleguer toûjours Dieu dans les productions ordinaires pour la cauſe de chaque evenement. Vous avez raiſon, luy repartit Pamphile; & c'eſt

aussi ce qui a obligé les Philosophes détablir deux principes naturels, dont l'un fait la masse, & s'appelle matiere ou corps, propre à recevoir telles impressions qu'on luy voudra donner; & l'autre est le principe du mouvement, qui agite la matiere, qui la caracterise, & que l'on appele à cause de cela forme, ame, ou esprit. Aristote considere ce principe actif en deux états, poursuivit Theotime. Le premier est le mouvement actuel des choses, comme quand le poulet se forme dans l'œuf, & que le grain germe dans la terre; ce que les Scholastiques, aprés ce Philosophe, appellent *Esse in actu secundo*. L'autre état est le repos ou le sommeil dans lequel sont les choses avant que d'être produittes, ce qu'ils ap-

pellent, *Esse in actu primo.* Tel est le grain au grenier, & l'œuf avant qu'il s'y fasse aucune fonction de vie ; & c'est ce qu'Aristote appelle privation, qui est son troisiéme principe physique, que ses interpretes ont mal entendu, parce qu'ils se sont imaginez qu'une pure privation d'être pouvoit estre un vray principe ; mais comme ce n'est pas la pensée d'Aristote on tombe dans des suittes absurdes, & l'on s'embarasse dans une eduction de formes que l'on confond avec la production. Il est certain, interrompit Maxime, que la veritable eduction n'est autre chose que l'extraction d'une chose qui est, mais qui est cachée : c'est reveiller ce qui est assoupi, découvrir ce qui est envelopé, & rallumer

ce qui eſt éteint. Ce n'eſt pas dequoy il s'agit icy, interrompit Oronte. On demande ſi la forme eſt un corps ou un eſprit. La notion de ces deux mots corps & eſprit eſt ſi vague & ſi ambiguë qu'il eſt mal aiſé de ſatisfaire à cette queſtion, repartit Theotime. Les Stoiciens diroient que c'eſt un corps, parce qu'ils croioient que tout eſtoit corporel, juſques à la vertu & à Dieu méme. Ceux qui prennent ſeulement pour corps ce qui eſt groſſier & palpable diroient que c'eſt un eſprit. Quelques Peres de l'Egliſe ont cru que hors Dieu tout eſtoit corporel; & qu'ainſi les Anges & les ames raiſonnables eſtoient des corps, mais des corps ſubtils & aeriens, de ſorte que ſelon eux la forme paſſera auſſi pour corporelle.

Anaxagore autrefois voulant prouver que l'air eſtoit un corps, fit voir la reſiſtance qu'il faiſoit dans un balon ; ce qui montre bien que la notion de corps ne conſiſte pas ſeulement dans l'étenduë, mais auſſi qu'elle conſiſte dans l'étenduë avec reſiſtance, à la difference du vuide qui eſt une étenduë ſans reſiſtance. Nous voyons auſſi que Dieu a ſon étenduë, que l'on appelle immenſité. Il eſt au haut du Ciel, & au creux de la terre; & quoy qu'on diſe qu'il y eſt par operation, par diffuſion, eminemment, & definitivement, ainſi qu'on parle en l'Echole, l'operation ne ſe détache point de l'être operant ; & s'il opere par tout, il faut auſſi qu'il ſoit par tout. Ainſi voila une étenduë & une grande étenduë ſans

corporeité ; ce qui me persuade qu'il faut autre chose que l'étenduë pour établir la nature du corps. Nous voyons aussi que nostre ame n'est pas dans nostre corps comme un point mathematique, qui n'est qu'un estre de raison ; & qu'au contraire il faut, cela estant, qu'elle y soit attachée comme une substance étenduë qui change de lieu quand il en change. Vous sortez de l'état de la question, interrompit Oronte. Pas tant que vous pensez, luy répondit Theotime : Car puisque la question est de sçavoir si la forme est corporelle, il est necessaire auparavant d'examiner la nature du corps, dont les Cartesiens & les autres Philosophes n'ont pas une même idée. Mais sans m'arrêter icy d'avantage je vous diray que ceux qui

nous ont voulu donner une idée de ce principe actif qui nous fait vivre, l'ont comparé à un vent qui tout invisible qu'il est ne laisse pas d'abbattre les arbres & les maisons. Ainsi pour bien dire ce que c'est que la forme il faut dire avec Hippocratte que c'est un air, un vẽt, un feu, en un mot une matiere tres subtile que cét Autheur appelle, *Pars impetũ faciens;* & c'est d'où est venu le mot d'esprit. Ainsi, Messieurs, je puis comparer nos corps à des tuiaux d'orgues, & nostre ame au vent dont le souffle reglé y produit un son harmonieux, ou pour mieux dire dont les sons divers representent les differentes actions de nostre vie; & comme on ne doit pas dire que c'est le tuiau qui raisonne, ny le vent non plus, chacun étant consideré à part, il ne

faut pas dire de même que c'est le corps qui fait les actions de vie en l'homme, ny l'ame aussi considerée à part, mais il faut croire que ces actions viennent de tous les deux ensemble. Laissons la l'ame raisonnable, qui est la forme de l'homme, interrompit Valere; & voyons si dans les bêtes ce principe actif, dont vous parlez, est autre chose que la matiere subtile de Descartes; & si cette matiere n'y peut pas faire les mêmes operations que la forme d'Aristote. Il importe peu si Descartes a appelé matiere subtile ce qu'Aristote a appelé forme, repartit Theotime; & je vous avouë que l'on peut fort bien faire operer à l'un ce que l'on fait operer l'autre. Tous ces noms de feu, de soufle, de vent, d'esprit, d'ame, & plu-

ſieurs autres ſignifient tous une même choſe en cette rencontre; ce qui me fait croire que tous ceux qui ont donné ces divers noms à la forme n'en ont eu tous qu'une même idée, qui étoit de la comprendre comme une matiere tres-ſubtile. En effet, pourſuivit Oronte, quand Hippocratte a dit que l'eau nourrit & que le feu meut toutes choſes, il a entendu par là que les ames étoient ce feu interieur & cette flamme vitale qui agite les corps. Or il importe peu à un homme ſage de quel nom on appelle ce principe, puiſque les noms ne changent point la nature des choſes. Il importe peu en effet, luy répondit Pamphile: mais il faut auſſi convenir de la nature des choſes dont on traitte, & voir ſi les noms

qu'on leurs donne ſont donnez avec raiſon ; car enfin s'il eſt vray que la forme ſoit diſtinguée de la matiere, ainſi qu'on le prétend dans l'Echole, c'eſt à tort qu'on l'appelle materielle, & qu'on luy donne le nom de vent, d'air, & de ſouffle ; ſi ce n'eſt qu'on luy donne ces noms ſeulement par analogie & par figure, pour montrer qu'étant inviſible comme ces matieres deliées elle meut & anime toutes choſes. Quoy qu'il en ſoit Ariſtote n'eſt pas le ſeul qui a diſtingué la forme de la matiere. Platon a eſté de ce ſentiment ; mais il a pris les choſes de plus haut, & les a plus expliquées en Metaphyſicien qu'en Phyſicien. Vous ſçavez, Meſſieurs, qu'il a cru trois principes de toute éternité

Dieu, la matiere, & les idées. Or ces idées, qui ſelon luy ſont les deſſeins de Dieu, ſont auſſi les formes de toutes choſes; & par conſequent ſelon luy les formes ſont diſtinguées de la matiere; puiſque les idées, qui ſont les formes, en different autant que le deſſein du Peintre ou du Sculpteur differe des couleurs & du marbre. Expliquons mieux cela, ſi vous voulez, & prenons pour exemple l'idée du chien, qui ſelon ce Philoſophe doit eſtre la forme de cet animal. Cette idée, ſelon luy, eſt de toute éternité le modele & le deſſein de Dieu ſuivant lequel il a produit & caracteriſé cét être particulier dans une portion de matiere, mais de telle ſorteque c'eſt l'idée ſeule qui fait le chien, c'eſt pour-

quoy il l'appelle *canis ipſe*; parce qu'il a cru qu'elle faiſoit tout dans le corps du chien, qu'elle voioit par ſes yeux comme par des fenêtres, & qu'elle y étoit comme un Pilote dans un vaiſſeau pour le conduire. Il veut auſſi que cette idée ne ſoit qu'une pour tous les chiens; que celle de l'homme ne ſoit qu'une pour tous les hommes, & ainſi de toutes les autres; car comme il dit, les idées ne peuvent eſtre des ſinguliers, eſtant les caracteres & les modeles qui ont formé chaque eſpece; ainſi elles doivent eſtre generales, univerſelles, & eternelles; en quoy il a eſté ſuivi par Ariſtote qui dit que *Quæ multa ſunt numero materiam habent*; D'où vient qu'Averroes, qui ſuit aveuglement Ariſtote, n'admet qu'une ame pour tous

les hommes, divisée pourtant dans chaque particulier, mais qui n'est qu'une étant considerée sans matiere & detachée des corps, ce qui, comme vous voyez quadre tout-à-fait à la pensée de Platon. L'opinion de Pithagore y quadre aussi, continua Maxime; puisqu'il ne veut point de nouvelle production ny de corruption d'ame; ce qui l'a obligé de les faire passer d'un animal dans l'autre. Vous avez raison, repartit Pamphile. Pithagore n'admettoit aussi dans tous les hommes qu'une ame generale, qui selon les dispositions qu'elle rencontroit dans les corps faisoit bien ou mal ses fonctions. Ainsi, selon luy, elle raisonnoit bien dans un corps bien disposé; Elle voyoit clair avec un bon œil; Elle estoit assoupie dans un

un lethargique, insensible dans un paralitique, insensée dans un fou. Il vouloit aussi qu'à proportion des corps où elle se trouvoit, elle fut brute ou raisonnable, passant de l'un à l'autre corps, à cause de son attache à la matiere. Tout ce que vous avez dit de la forme est trop vague, & ne l'explique pas assez, dit alors Oronte. Je l'avoüe, répondit Theotime : Mais qui peut connoistre ce principe par le moyen duquel nous connoissons toutes choses ; & par consequent dont il est comme de l'œil qui voit tout & qui ne se voit point. Aristote dit que les formes sont divines ; ce que le Poëte confirme lorsqu'il appelle chaque ame *divinæ particulam auræ*; c'est pourquoy il est difficile de bien parler de nostre ame qui

eſt noſtre forme ; & comme toutes les formes & toutes les ames ont quelque choſe de commun & quelque choſe de particulier, nous avons bien de la peine à en faire un juſte diſcernement, & à dire proprement ce que c'eſt. Je ne ſçais ſi c'eſt préocupation ou non ; mais quelque effort que j'aie pû faire je n'ay jamais pû me perſuader qu'un chien n'ait aucun ſentiment de douleur & de joie. Il y a donc, ſelon ma penſée, un principe de ſentiment dans le chien qui luy fait percevoir les objets comme choſes agreables ou facheuſes, d'où s'enſuit le deſir ou l'avertion. Or ce principe s'appelle forme ou ame. C'eſt ſi vous voulez un air ſubtil, un feu, un ſouffle, un vent, un eſprit. Cependant ce n'eſt pas un air agité : Ce n'eſt pas un

feu qui ait chaleur & lumiere. C'eſt une ſubſtance, parce que ce ne peut eſtre un mode, qui n'eſt qu'un pur arrangement de la matiere ou un autre accident de la ſubſtance. C'eſt une ſubſtance ſubtile & deliée qui penetre les corps des vivãs comme la lumiere penettre les corps diaphanes. Elle ſe meut d'elle-méme, & meut avec grande facilité les groſſes pieces de chair & dos. C'eſt un corps ſi vous la cõparez à Dieu, lequel n'a rien de cõmun avec ſes creatures, qui ſont groſſieres quand elles luy ſont miſes en comparaiſon. C'eſt un eſprit ſi vous la comparez à nos elemens, qui ſervent de matiere à tout ce qui ſe produit icy bas. Vous avez tous dit de tres-belles choſes, interrompit Periandre: Mais vous me permettrez de vous dire que vous n'avez rien dit qui dé-

truise l'opinion de ceux qui rejettent les formes substantielles, telles qu'on les admet dans l'Echole. Tout ce que vous avez dit est docte ; & les opinions que vous avez raportées des Anciẽs témoignent vostre grande erudition : mais il ne resout point la question dont il s'agit, qui est de sçavoir si dans les mixtes, excepté dans l'homme, il y a outre la matiere, une autre substance differente, qui donne l'être à la chose, & la determine en ce qu'elle est, ce que les Scholastiques apellent forme & principe actif de generation. Theotime & Pamphile disent bien que ce principe est un feu caché, une lumiere, un vent, un air, en un mot une matiere tres-subtile ; mais tout cela ne dit point que la forme soit une sub-

ſtance differente de la matiere: Au contraire il la fait materielle; en ſorte qu'elle ne differe que du plus au moins de la matiere qui fait les corps palpables. Cependant il faudroit prouver qu'il y a dans les corps un être particulier qui n'eſt point corps, & qui eſt le principe de toutes les operations du composé, ainſi qu'on l'admet dans l'Echole; & c'eſt ce que je ne crois pas qu'on puiſſe faire, parce que non ſeulement nous n'en pouvons avoir aucune idée, mais auſſi parce que ſans cét être on peut fort bien rendre raiſon de toutes les actions des mixtes par le moyen des divers mouvemens de la matiere ſubtile. Que ſi l'on nous dit que cette matiere ſubtile eſt la forme même qu'on cherche, nous voila d'accord,

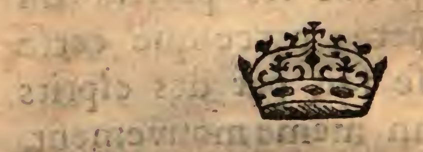
parce que nous ne disputons pas du mot, & que nous ne sommes pas personnes à nous mettre en peine quel nom on donne à cette matiere ; comme en effet il nous importe peu qu'on l'appelle forme, entelechie, vertu, souffle, ame, ou esprit, pourvû que l'on ne nous oblige point à croire tout ce que l'on en dit, qui n'est qu'un pur galimatias où l'on se sert de mots sans expliquer la chose. Avoüons donc, Messieurs, qu'il est vrai semblable que dans la nature il n'y a rien autre chose que de la matiere & du mouvement ; mais parce que le mouvement suppose un moteur, nous disons que c'est Dieu luy-même qui a créé tout le mouvement aussi-bien que toute la matiere qui est dans le monde, & qu'en les

creant il leurs a donné des regles qu'ils obſervent toûjours depuis ce temps-là. Ainſi le plus ou le moins de mouvement, ou pour mieux dire les divers degrez de mouvement ont produit differentes figures dans la matiere, leſquelles figures y ont eſté juſques icy conſervées par la même puiſſance de celuy qui a creé l'un & l'autre. Or je ne vois pas qu'il ſoit neceſſaire d'admettre encore un autre être qui conduiſe ce mouvement dans la matiere, & qui luy faſſe arranger ſes parties, comme un Peintre arrange ſes couleurs, puiſqu'il ſuffit pour cela du mouvement habituel qui eſt dans chaque portion de matiere, & qui y eſt conſervé par l'Auteur de la machine. On pourroit encore dire beaucoup de choſes

ſur ce ſujet : mais je crois qu'il ſuffit de ce que l'on a dit pour connoiſtre que la forme ſubſtantielle telle qu'on la dépeint dans l'echole, eſt incomprehenſible, ou pour mieux dire qu'il n'y en a point d'autre que l'ame raiſonnable, qui eſt une ſubſtance qui penſe, & par conſequent immaterielle, indiviſible, incorruptible, & immortelle. Ainſi pour revenir au ſujet qui a donné lieu à cette conference, je trouve que pour rendre raiſon de la generation de l'homme il ne faut avoir recours qu'au ſeul mouvement habituel des eſprits, ou pour mieux dire de la matiere ſubtile, laquelle êtant meuë d'une certaine façon arrange tellement les parties de la matiere groſſiere, dans qui elle eſt renfermée, qu'elle produit un homme plûtoſt

toſt qu'un autre animal; ce qui depend, comme je vous ay dit, de la determination du mouvement auſſi bien que de la quantité de la matiere & des figures de ſes parties. Or ce mouvement eſt communiqué à la matiere groſſiere par le moyen de la matiere ſubtile, qui en eſt, pour ainſi parler, la depoſitrice dans la ſemence, de même que dans le corps d'où cette ſemence provient. C'eſt cette chaleur qui anime la ſemence, & qui étant reveillée & ſecondée par celle de l'*uterus*, met toutes les parties du corps de la ſemence en mouvement, en ſorte qu'elles prennent une ſituation pareille à celle qu'ont les parties du corps du pere; parce que cette fonction ſe fait par des eſprits qui ont un même mouvement,

& qui ſont d'une même nature que ceux du pere. Il me ſemble pourtant, interrompit Criſippe, que le ſeul mouvement habituel des eſprits ne ſuffit pas pour rendre raiſon de la generation des animaux. C'eſt trop auſſi que de mettre dans chaque portion de matiere un être intelligent qui la conduiſe & la ſpecifie. Nous n'en avons aucune connoiſſance; & par conſequent il eſt impoſſible de le prouver. Je ne crois pas auſſi que l'ame raiſonnable diſpoſe & organiſe le corps. Elle le trouve fait quand elle y entre dans le temps qu'elle eſt crée de Dieu.



Si l'animal eſt tout entier dans ſa ſemence.

AInſi pour rendre raiſon de la formation des corps, je voudrois dire qu'ils ſont tous entiers dans leurs ſemences, mais que leurs parties ſont ſi ſubtiles qu'on ne les apperçoit pas: le temps ſeul nous les rend ſenſibles par l'accroiſſement que la nourriture leur procure. La raiſon ſur laquelle je me fonde pour croire que les corps ſont tous entiers dans leurs ſemences eſt que la ſemence ſe tire de toutes les parties du corps, dont il ſe fait comme un extrait qui s'en détache, & qui ſe porte enſuite dans les vaiſſeaux ſpermatiques. Voicy comme je crois que la choſe ſe fait, interrom-

pit Valere. Vous ſçavez Meſſieurs, que le ſang ſe porte par toutes les parties du corps, & qu'il leur laiſſe dequoy ſe nourrir & ſe conſerver : mais il leur laiſſe auſſi en même temps certaines parties, que nous nommerons *moleculæ*, leſquelles s'y attachent, & y forment de petits filets qui à force d'étre agitez par d'autres parties ſurvenantes, auſſi bien que par les eſprits, s'en détachent à la fin, & ſont portez dans les vaiſſeaux de la generation, ou s'enveloppans & s'embaraſſans enſemble ils demeurent ainſi mêlez & confus, juſques à ce que la chaleur de l'*uterus* les ſepare & les arrange. Ce ſont proprement des dépoüilles, *exuviæ quædam*, qui portent toutes le caractere des parties dont elles ſe détachent; & c'eſt

l'ame ſenſitive qui les meut & qui les regle. Mais ſi l'animal eſt tout entier dans ſa ſemence, luy dit Eudoxe, ces molecules ou dépoüilles ne devroient pas étre ainſi broüillées, comme vous le ſuppoſez; puiſque ce ſont des parties de la ſemence, qui ſelon vous n'eſt autre choſe que l'hõme même dont les parties doivent étre diſtinctes. Dite ſelon Ergaſte & non pas ſelon moy, repliqua Valere; parce que je ne crois pas que l'animal ſoit diſtinctement formé dans ſa ſemence. Au contraire je crois que ſi toutes ſes parties y ſont, elles y ſont en confuſion, & forment comme une eſpece de chaos que la chaleur de l'*uterus* débroüille, mettant tout dans l'ordre, conjointement avec les eſprits mêmes de la ſemence. Et moy, pour-

ſuivit Periandre, je crois que cette fonction eſt ſi cachée qu'il eſt impoſſible à l'homme d'en découvrir la cauſe. Ainſi il eſt inutile de la chercher, puiſque toutes les parties de la matiere qui fait la generation ſont ſi petites qu'il eſt impoſſible de s'apercevoir de leurs developpemens. Je ne ſçay pas pourquoy Ergaſte ne veut pas que l'ame raiſonnable forme elleméme ſon corps, interrompit Cleante. Parce qu'étant raiſonnable elle le feroit mieux qu'il n'eſt ſi elle le faiſoit elle méme, répondit Ergaſte. Tout beau, luy dit Periandre. Vous ne prenez pas garde à ce que vous ditte; & vous proferez un blaſphéme ſemblable à celuy d'Alphonce X. qui trouvoit des defauts à la machine du monde, & qui ſe vanta un

jour d'en faire un plus parfait que celuy-cy; mais il en fut puni sur le champ par un coup de foudre qui luy enleva sa femme & ses enfans, & pensa l'emporter luy méme. Prenez donc garde que Dieu ne vous punisse aussi de ce que vous avez dit; car puisque l'homme est son ouvrage, le corps par consequent a été fait par cét Ouvrier tout puissant: Ainsi cette partie de l'homme doit étre quelque chose d'admirable venant d'une cause si sage & si intelligente: Ainsi vous avez tort d'avoir dit que l'ame le feroit mieux qu'il nest si elle le faisoit. Et de fait peut-on rien voir de plus merveilleux que cette grande machine qui compose nôtre corps, & qu'à bon droit l'on compare au monde, tant pour la mer-

veilleuſe diverſité de ſes parties que pour leur analogie avec celles de l'univers. Peut-on ſouhaitter une machine plus organiſée & mieux reglée que celle de l'homme. Non non, Monſieur, retractez vous, & avoüez en conſiderant mieux la ſtructure admirable du corps humain qu'il eſt le digne ouvrage d'un Dieu. Monſieur eſt peut-être de l'avis de Momus, pourſuivit Oronte, lequel trouvoit à redire de ce qu'on n'avoit pas mis à nôtre corps une fenêtre vis à vis du cœur afin de connoiſtre les penſées de l'homme. Cette matiere n'eſt point de Phyſique, repartit Periandre; c'eſt pourquoy nous ne nous y arrêterons pas davantage. Cherchons ſeulement la cauſe de la generation des animaux: Mais il faut avoüer

qu'elle n'eſt pas moins difficile à trouver qu'on a d'envie de la découvrir. J'en reviens toujours à mon gâteau feüilleté dont les parties ne paroiſſent diſtinctes que quand il a paſſé par le feu, repartit Euſebe. La difference eſt grande, repliqua Throtime. Le principe qui figure la pâte eſt externe ; & celuy qui diſpoſe la ſemence eſt interne. Celuy-là ne figure la pâte, & ne luy donne la forme de gâteau qu'en retranchant beaucoup de parties ſuperflües qui étoient entre les feüilles, comme le Sculpteur ne donne la figure au marbre qu'en retranchant des parties du marbre. Mais le principe qui figure la ſemence ne luy oſte rien pour la ſpecifier. Il ne fait que l'étendre ſimplement, & diſpoſer ſes parties dans l'ordre neceſ-

ſaire pour former l'animal. Vous auriez beaucoup depeine à prouver que la chaleur de l'*uterus* n'oſte aucunes ſuperfluitez de la ſemence, répondit Euſebe: Mais quand cela ne ſeroit pas il eſt toujours vray de dire que comme le feu fait un gâteau en ſeparant les parties de la pâte, de même la chaleur de l'*uterus* produit un animal en diſtinguant & diſpoſant les parties de la ſemence. Vous ditte que le feu retranche quelque choſe de la pâte. J'avoüe qu'il en peut oſter quelque humidité : mais cela n'empêche pas l'effet dema comparaiſon; & ſoit qu'il en retranche ou qu'il n'en retranche pas, il eſt toujours vray de dire que comme les parties de la pâte étãt agitées par le feu forment un gâteau, celles de la ſemence en-

gendrent de même un homme, quand la chaleur de l'*uterus* les agite & les diſpoſe. Il me ſemble que cette comparaiſon eſt juſte ; & qu'on ne peut mieux repreſenter la production d'un corps que par celle d'un autre corps, puiſque tous deux ont cela de commun d'étre formez par le mouvement & l'arrangement de leurs parties. Tout ce que vous avez dit eſt tres-beau, reprit Eudoxe ; mais aprés ce que j'ay veu il faut croire avec Ergaſte que les animaux ſont tous entiers & bien formez dans leurs ſemences. Il eſt vray que leurs parties ſont trop delicates pour étre apperçeües communement. Quoy qu'il en ſoit un de mes amis m'a fait voir & remarquer diſtinctement toutes les parties d'un cheval dans ſon ſperme que

l'on avoit jetté dans de l'eau. On m'a auſſi aſſeuré, pourſuivit un autre, que la même obſervation avoit eſté faite ſur celuy d'un chien, où l'on avoit diſtinctement remarqué toutes les parties de cet animal. On dit auſſi, continua Periandre, que l'on voit les plantes toutes entieres dans leurs ſels & dans leurs eſprits, qui ſont proprement leurs germes. Du moins pluſieurs aſſeurent les y avoir veües. J'ay bien peur, repartit Oronte, qu'ils ne croyent avoir veu dans ces ſemences ce qu'ils n'y ont veu nullement; & qu'il ne leur ſoit arrivé la même choſe qu'à ceux qui s'imaginent voir toutes ſortes d'animaux dans les nuëes. Il me ſouvient à ce propos d'avoir leu qu'Arnauld de Ville-neuve mit un jour de la ſemence humaine dans une

phiole qu'il mit dans du fumier; & qu'aprés sept jours il y remarqua une formation entiere des parties du corps de l'homme; mais que la crainte & le scrupule luy firent quitter son entreprise, & rompre son ouvrage. Pour vous dire franchement ma pensée je crois plutost que la crainte luy fit voir ce qui n'étoit pas dans cette semence. L'homme est facile à tromper; & le plus souvent il cherche luy méme à s'abuser, & se plaist dans son erreur. On dit ordinairement qu'il n'y a si sotte opinion qui ne trouve des sectateurs; mais j'ajoute qu'il n'y a si sotte pensée dont l'homme ne soit capable. Que voulez vous inferer de là, luy demanda Periandre. Je veux dire, repartit Oronte, que ces Messieurs avec leurs germes animez nous don-

nent de belles visions pour des realités. Et moy Je vous réponds que n'ayant aucune asseurance du contraire vous avez tort de les condamner, repliqua Periandre. Il ne faut pas estre si prompt dans ses jugemens; particulierement sur des matieres de Physique ou il n'y a rien d'asseuré. Je sçais que ces Messieurs ont pu se tromper; mais qui sçait si asseurement ils se sont trompez. Il faudroit pour cela sçavoir le systeme de la generation de l'homme; & c'est ce que personne ne sçait absolument; car enfin toutes nos opinions ne sont que des conjectures qui ne doivent point passer pour une science certaine. Ainsi puisque nous ne sommes asseurez de rien dans la science des choses naturelles, nous n'avons aucun droit d'y accuser

d'erreur ceux qui ne sont pas de nostre sentiment. Il faut croire au contraire que tout pouvant étre les autres peuvent aussi bien que nous dire la verité ; mais parce que qui que ce soit n'a droit de pretendre l'avoir trouvée plustost qu'un autre, & que le *summum criterium* des opinions de l'homme n'est deub qu'aux intelligences qui sont au dessus de l'homme, ce n'est pas à nous aussi a rien déterminer, mais seulement à dire la chose me semble ainsi, sans prejudice de l'opinion des autres. Ce pendant, Messieurs, cette question ayant été assez agitée chacun se peut retirer quand il luy plaira. Comme Periandre se levoit, Pancrace qui jusques là avoit eu la force de se taire, encore que l'on eut fort combattu les formes

ſubſtantielles, ne ſe put empeſcher de demander audiancepour les deffendre. Meſſieurs, dit-il, j'ay eu juſques icy la patience d'entendre tout ce que l'on a dit pour & contre les formes ſubſtantielles; mais, *me hercle*, je ne puis que je ne vous diſe qu'elles ont été auſſi mal deffenduës que mal attaquées. *Proh Dij immortales* que vous étes tous éloignez de la veritable Philoſophie. Eſt-il poſſibleque des hommes qui ſe diſent Philoſophes ſoient capables de penſer tant d'abſurdités dans une choſe de ſi grande importance, ou il s'agit du fondement même de la Phyſique. Inſtruiſez-nous, MONSIEUR, & ne nous inſultez point, luy répondit Valere. Je ne demande pas mieux, repartit Pancrace que la réponſe de Valere avoit rendu plus

plus fier qu'un Magiſter de village. Sçachez donc que la forme eſt un veritable principe des choſes naturelles. *Eſt enim quod dat eſſe rei, vel actus ſimplex ſubſtantialis, vnum per ſe cum materia componens.* C'eſt tout ce qu'il vous plaira, luy repartit Oronte: mais ſi vous n'avez point d'autres choſes à nous dire vous ne nous prouverez jamais qu'il y a des formes ſubſtantielles. *Contra negantem principia non eſt diſputandum*, repliqua Pancrace en colere. Je vois bien que vous étes de vrais heretiques en matiere de Philoſophie, & qu'il ne vous ſert de rien de vous enſeigner la verité. Neanmoins j'en veux bien prendre la peine. Non non, interrompit Periandre qui n'étoit pas alors en humeur d'entendre ce Docteur illuminé. Il eſt trop

tard pour être icy davantage. Nous vous entendrons une autrefois. Et de fait Periandre se levant toute la compagnie en fit de même, & ne témoigna pas grand desir d'entendre ce que Pancrace vouloit dire en faveur des formes substantielles.



CINQUIE'ME CONVERSATION.

IL y avoit quelque temps qu'on s'entretenoit en attendant Periandre, qui vint ce jour là plus tard qu'à l'ordinaire. Les uns s'entretenoient d'une chose, & les autres d'une autre. Pancrace sur tout, qui sembloit étre encore fâché de ce qu'on n'avoit pas voulu le laisser parler à la fin de la derniere conference, se recompensoit au commencement de celle-cy ; & faisoit merveilles à prouver que tout se fait dans la nature par l'opera-

tion de ſon principe. Si vos eſprits, Meſſieurs, diſoit-il tout transporté, étoient capables de me ſuivre dans la connoiſſance de ce principe, *Proh Dij immortales* que vous apprendriez de choſes que vous ne ſçaurez de voſtre vie. Mais encore, interrompit Adraſte, ne pouvez-vous pas nous faire part de quelques unes de vos lumieres. Nous ſommes aſſez dociles pour vous écouter & pour apprendre. Donnez-nous donc quelque idée de voſtre principe. Juſtement, repartit Pancrace, comme ſi vous le pouviez connoiſtre. Il ne faut que des aigles pour voir le Soleil. He quoy, Monſieur, qui empêche que nous ne puiſſions connoiſtre ce principe, luy dit Oronte. Parce qu'il ne peut étre connu que de ceux qui ont paſſé

par le candidat de ma Philoſophie, répondit Pancrace. *Qui myſteria volunt edoceri, myſteriis initiari debent.* Puis donc que nous ne pouvons connoiſtre ſa nature, dite nous du moins quelles ſont ſes operations, pourſuivit Oronte. Je vous ay déja dit qu'il fait tout dans le monde, repliqua Pancrace. Je vous le dis encore. C'eſt luy de qui procede tout ce que les vrais Philoſophes conſiderent dans la matiere. Les genres, les eſpeces, les differences, les propres, les accidens, en un mot tout ce qu'il y a d'univerſaux & de categories provient de luy *tanquam ab origine omnium Idæarum, quas intellectus paſſivus a materia diverſimo determinata recipit.* C'eſt luy qui produit les formalitez & les modalitez. Il eſt la ſeule cauſe des

vertus ſecrettes, des qualitez occultes, & de tout ce grand nombre de facultez & proprietez ſpecifiques par le moyen deſquelles l'échole rend ſi aiſement & ſi doctement raiſon de toutes choſes. Sans luy, *me hercle*, il n'y auroit point d'entitez ni d'identitez, point d'étre de raiſon, ni d'eſpeces intentionneles. Dite encore point de chimeres *Bombinantes in vacuo*, interrompit Oronte. Non non il n'y auroit rien ſans ce principe, repartit Pancrace. L'échole luy doit ſes relations, ſes reduplications, ſes connotations, ſes concomitances, ſes preciſions, ſes abſtractions, concretions, & diſtinctions, ſes virtualitez, ſes cauſalitez; ſes aptitudinalitez, & autres termes eſſentiels, & ſçientifiques manieres de comprendre & de regulariſer les êtres. Enfin

ſi ce n'étoit mon principe il n'y auroit rien qu'une matiere cõfuſe & indeterminée, qu'un chaos *in quo omnia mixta confunderentur*; & *de facto* ne faut il pas pour lier enſemble les corps & les eſprits une troiſiéme ſubſtance qui ne ſoit elle même ni corps ni eſprit, ou plûtoſt qui ſoit l'une & l'autre pour operer cette union, *cujus nexus, comprehenſu tam difficilis, non niſi tertij cujuſdam entis ope ſolvi poteſt.* Oüy, Meſſieurs, il eſt impoſſible de rendre raiſon de l'union du corps avec l'eſprit que par le moyen de cette troiſiéme ſubſtance qui les lie *admirabili quodam modo, quem ſoli Philoſophiæ meæ auditores vident & comprehendunt.* Quoy qu'il en ſoit ce troiſiéme étre generifie, ſpecifie, & differentie tout. Il tire les formes ſubſtantielles du ſein de la

matiere. Il les fait d'abord *in actu primo*, & puis par son omniforme vertu il les fait *in actu secundo*, d'où les Scholastiques ont doctement tiré leur *in fieri* & leur *in facto*, qui n'auroient point de lieu sans matroisiéme substance. Enfin ce principe est l'ame du monde, l'étre universel, l'agent supréme, le transcendant, & le generalissime principe de toutes choses conjointement avec la matiere qu'il tourne, qu'il divise, & qu'il specifie conformement à ces grands originaux qui sont dans les reservoirs infinis de la toute puissance qui a tout crée de rien; *dixit & facta sunt.* Il est bien aisé d'alleguer vostre principe, luy dit alors un particulier; mais il n'est pas aisé de le prouver. *Per Deos atque homines*, répondit Pancrace, sçavez vous bien

bien pourquoy; c'est qu'il prouve tout luy même, & par consequent il ne peut estre prouvé; sa nature étant telle qu'on ne peut former aucune idée de luy, quoy qu'il nous en fasse avoir de toutes choses. On ne peut mieux parler, repartit Adraste. En verité, Monsieur, l'échole vous est bien obligée d'avoir donné un fondement si solide à ses belles notions: mais si l'on renversoit ce fondement que deviendroit la science de l'échole. Si mon mulet avoit des ailes, mon mulet voleroit, répondit Pancrace. Vous raisonnez *à falso supposito*: En bon françois vous raisonnez tres mal. Si l'on ôtoit l'ame & le corps, que deviendroit l'hõme, rien sans doute: mais qui peut faire un homme sans ame & sans corps. Aussi qui détruiroit mon

principe détruiroit en même temps toute la ſcience, je l'avoüe? mais qui le peut détruire? Eſt-ce vous? Sont-ce les Epicuriens, ou les Carteſiens: leurs cervelles ne ſont pas encore aſſez bien timbrées pour cela; & toute leur poudre d'atomes, & de matiere ſubtile tirée avec toutes leurs machines, ne ſeroit pas ſeulement capable d'ébranler un principe ſi ferme & ſi antique; Ce ſeroit ce coup là qu'on pourroit bien dire *oleum & operam perdidiſti*; c'eſt à dire en bon François, tu as tiré ta poudre aux Moineaux. Je vois bien, répondit Adraſte, que la poudre des Carteſiens ne vous plaît pas tant que la pouſſiere de l'échole. Cependant, Monſieur, l'échole ſe mocque de vôtre principe. Elle dit qu'il

tient de la nature des espaces imaginaires; qu'il l'y faut renvoyer comme un être chymerique; & que vous l'avez inventé dans l'effort de quelque grande contemplation, où vôtre esprit passa de bien loin les bornes de la nature. *Proh dij immortales*! quel blasphéme contre la verité, s'écria Pancrace; & qui sont les ignares qui osent parler de la sorte. C'est l'échole vous dis-je, répartit Adraste. Quelle est cette belle échole, & quelles sont ses raisons, dit Pancrace. Elle dit, répondit Adraste, que vôtre être étant inutil vous pechez contre ce celebre axiome, qui dit que *non sunt multiplicanda entia sine necessitate*. Vôtre échole ne sçait ce qu'elle dit, ny vous non plus, interrompit, Pancrace; & il faut



vous renvoyer tous à la mienne. Il faut étre bien ignare en effet pour dire que mon principe est inutil, puis qu'il est certain que c'est luy qui fait tout, qui determine & qui specifie la matiere. C'est luy proprement, *quod dat esse rei, inhærendo materiæ, quam suis accidentibus induit.* Qu'entendez-vous par la matiere, luy demanda Oronte. J'entends une combination des qualitez elementaires, *simul coadunatæ, ita ut aliquid densum efficiant*; ou pour mieux dire le sujet commun de toutes les emanances, sur lequel mon *tertium quid reale* imprime diverses figures par des proportions que les seuls Philosophes de ma secte connoissent. Pancrace en alloit bien debiter d'autres, & je pense méme que pour mieux

ſoûtenir ſes opinions, il eût volontiers argumenté *in ſerio*, tant il étoit tranſporté pour la verité, ſi l'arrivée de Periandre n'eût mis fin à cet entretien, ou pour mieux dire à ce prelude qu'on joüoit ſi agreablement en attendant la Conference.

Qu'il vaut mieux ſous la ligne, & dans les pais chauds uſer de boiſſons rafraiſchiſſantes que de roſſolis & d'eau de vie.

MEſſieurs, dit Periandre, quelques affaires ne me permettant pas d'être aujourd'huy long temps avec vous, nous ne traitterons d'aucune matiere qui merite une longue diſcuſſion. Voicy des Lettres que deux Reverends Peres Jeſuites m'ont écrit du Breſil, où

ils me mandent l'heureux ſuccez qu'a eu ſous la ligne un regime de vivre que je leur avois preſcrit. En voicy une auſſi de Monſieur le Marquis de Montevergue, laquelle contient la méme choſe; & voicy Monſieur ſon neveu preſent, qui non ſeulement confirmera tout ce qu'elle raporte, mais auſſi qui ſuppléera à tout ce qu'elle ne rapporte pas encore. Cela dit on leut les Lettres des deux R. Peres Jeſuites, par leſquelles ces Religieux remercioient Periandre du regime de vivre, qu'il leur avoit preſcrit pour la Martinique & pour le Brezil, où ils s'en étoient admirablement bien trouvez. Oüy, Monſieur, diſoient-ils dans ces Lettres, il eſt impoſſible de conſerver ſa ſanté dans ces climats

brûlez qu'en uſant de fruits & d'eau, comme vous nous l'avez ordonné.

Effets tres dangereux de l'uſage des boiſſons échauffantes dans les pais chauds.

C'Eſt le ſeul moien d'y éviter les fiévres chaudes, les coliques furieuſes, & les grandes hemorragies qui y travaillent ordinairement les étrangers; & c'eſt auſſi cette maniere de vivre qui nous en a preſervez entre mille qui ont peri, pour n'avoir pas obſervé ce regime. Ces rafraichiſſemens & ces humectations, écrivoit agreablement l'un de ces deux Religieux, m'ont ſi bien temperé la bile, que je ne croirois pas en avoir, ſi je ne me mettrois enco-

re quelquefois en colere ; & si je n'eusse imposé ce frein à cette humeur impetueuse , je n'aurois pû, non plus que les autres, éviter les extraordinaires agitations qu'elle souffre de la grande chaleur du païs ; & parconsequent la mort m'étoit comme inévitable dans les maladies aiguës que ces violentes emotions causent à ceux qui ne sont pas accoutumez à l'air de ces regions brûlées. Ces Lettres étant leuës , on leut celle du Marquis de Montevergue , laquelle rapportoit la méme chose en substance , mais qui étoit un peu plus étenduë , & s'expliquoit davantage. Vous sçaurez , Messieurs dit Periandre, que Monsieur de Montevergue est fort sec & fort bilieux ; & qu'il ne se portoit pas bien quand

il partit pour aller commander à Madagaſcar ſous l'authorité du Roy ; ce qui l'obligea de me demander un regime de vivre pour conſerver ſa ſanté dans ces païs chauds, ou pour ſe guerir s'il y tomboit malade.

Diverſes Obſervations ſur ce ſujet.

JE luy dis que l'exemple de pluſieurs Jeſuites que j'avois veus à Bourbon retournez de ces païs-là, tous ſecs, tous attenuez, & tous paralytiques, m'obligeoit à luy preſcrire une maniere de vivre contraire à celle qu'on y obſerve, & dont ces Religieux s'étoient tres mal trouvez. Qu'en effet l'air de ces regions étant extrémement chaud & ſubtil, il émeut horri-

blement la bile, qui se porte ensuite dans toute la masse du sang, & par toute l'habitude du corps, où elle cause d'étranges ravages. Que c'étoit sans doute ce qui causoit à ceux du païs, & encore plus aux étrangers, la fiévre, la colique, l'hemorragie, & bien souvent la paralysie : & qu'ainsi pour empécher un si méchant effet, qui cause la mort à tant de personnes, il ne falloit pas comme on a de coûtume, particulierement parmy les Hollandois, se servir d'eau de vie ny de rossolis, pour se fortifier contre les foiblesses qui arrivent dans ces maladies; mais qu'il y falloit user de fruits & d'eau, de boüillons & de ptisannes, pour temperer la bile, & pour l'evacuer doucement par les selles. Qu'à la verité l'eau de vie & le

roſſolis ſoulagent quelquefois ſur le champ, & appaiſent les tranchées; mais qu'ils tuent à la longue, parce qu'ils augmentent la chaleur de la bile, dont la trop grande activité brûle & conſume le corps. Que les fruits pris avec de l'eau ne fermentent point dans les viſceres; mais qu'au contraire ouvrant peu à peu le ventre, & paſſant doucement, ils emportent avec eux une bonne partie de cette bile agitée; ce qui preſerve du mal qu'elle cauſeroit étant retenuë. Que quand il arrive quelque foibleſſe on en peut revenir avec du ſuc de citron encore mieux qu'avec de l'eau de vie. Et ainſi que Monſieur de Montevergue devoit ſuivre ce regime, s'il vouloit conſerver ſa ſanté dans ces regions ſi chaudes. Je luy con-

ſeillay auſſi de ne point craindre de ſe faire tirer du ſang s'il y tomboit malade, encore que ce ne fût pas la coutume du pais, qui en cela eſt prevenu d'une erreur qu'il eſt tres dangereux de ſuivre. Voila, Meſſieurs, le regime que j'ordonnay à Monſieur de Montevergne. Vous avez veu par ſa Lettre le ſuccés que ce regime a eu. Monſieur ſon neveu vous le va encore mieux faire connoître, & vous dira le reſte. Auſſitoſt que nous fûmes hors des coſtes de France, dit alors ce jeune Gentilhomme, mon oncle perdit l'appetit, & tomba grandement malade; mais il ſe guerit peu de temps aprés par le ſeul uſage des boüillons & des oranges de Portugal. Plusieurs autres devinrent malades

comme luy ; & comme luy aussi ils se guerirent par les rafraichissemens & les humectations. Ils avoient tous la fiévre chaude, qui étoit accompagnée d'une colique la plus furieuse du monde. Nous étions alors aux Canaries, ou contre l'avis des Medecins du lieu mon oncle voulut qu'on saignât tous nos malades, & qu'on ne leur donnât que de l'eau à boire; ce qui les guerit presque tous. Aprés cela nous continuâmes heureusement nôtre navigation jusqu'à Madagascar, ou peu de temps aprés nôtre arrivée mon oncle tomba encore malade ; mais la même methode qui l'avoit déja preservé le garantit encore cette fois là. Il recouvra sa santé en peu de temps par l'usage des boüillons, des prisannes, & des

fruits. Il est vray qu'il se fit aussi donner quantité de lavemens, & saigner plusieurs fois, contre le sentiment de ceux du païs qui luy disoient qu'il en mourroit; & neanmoins il se porte bien maintenant, à la reserve de la goutte qui le tourmente quelquefois; mais il y a longtemps qu'il en est travaillé. On doit donc croire, interrompit Periandre, contre ce que quelques autheurs ont écrit, que la goutte ne travaille pas moins dans les païs chauds que dans les païs froids, ou selon ces autheurs, elle provient d'une pituite salée, que la chaleur des païs meridionaux devroit resoudre par transpiration. Quand nous arrivâmes à Madagascar, poursuivit ce Gentilhomme, nous y trouvâmes un grand nombre de

personnes qui se mourroient faute d'estre saignez & rafraichis. Mon oncle voiant que ce regime l'avoit sauvé avec plusieurs autres se crut obligé de se servir de toute son autorité pour l'établir dans cette Isle, afin de conserver la vie à tant de personnes à qui la methode contraire rendoit la mort comme inévitable. Un Chirurgien de nôtre compagnie en a gueri grande quantité par ce moyen; & maintenant presque tous guerissent par la saignée & par les rafraichissemens; au lieu qu'auparavant peu de personnes en rechappoient par l'usage des boissons échauffantes. Ainsi l'on peut dire que mon oncle a rendu un grand service à ceux de ce païs-là, d'y avoir établi une methode si salutaire malgré

la preoccupation qui y regnoit en faveur de l'autre methode. Cependant apres avoir bien cherché ce qui pouvoit avoir causé une prevention si prejudiciable à ces peuples, nous découvrimes qu'elle provenoit d'un nommé Seguinot Medecin Parisien établi à Madagascar, avec lequel mon oncle eut de grandes disputes, mais qu'il ne vainquit pas moins par ses raisons que par son authorité. Ce Medecin est du nombre de ceux qui disent que le sang étant le thresor de la vie, il n'en faut jamais tirer pour quel mal que ce soit; qui cherchent un remede universel à toutes sortes de maux, & qui sont Sectateurs passionnez de Vanhelmont. Voila, Messieurs, quel a esté le succez qu'a eu sous la ligne le regime

gime ordonné à mon oncle. C'est bien dommage à la verité qu'il n'y a esté plutost observé, parce qu'il auroit preservé de mort un grand nombre d'étrangers que la chaleur extraordinaire du païs & l'usage de l'eau de vie ont fait mourir. Sur quoy poursuivit-il, vous remarquerez une chose fort singuliere: c'est que de tous ceux qui mourroient il n'y en avoit pas un qui n'eût quelque viscere gâté, ce que l'on remarqua dans l'ouverture que l'on fit de leurs corps. Un viellard entre autres qui estoit du dernier conseil, non seulement avoit le cœur ulceré, mais aussi il avoit un corps étranger attaché à la substance de ce viscere. Cela témoigne bien, dit Eusebe, l'extraordinaire agitation de la bile, dont le mouve-

ment trop violent blesse les parties, & entraine souvent avec soy d'autres humeurs malignes qui rongent les visceres. Ainsi il fait bon l'adoucir & l'evacuer de bonne heure, en luy donnant une pente en bas par les humectations qui la rendent coulante, & par l'usage des acides qui la precipitent. Monsieur ne nous dit pas, reprit Periandre, qu'il s'est bien trouvé luy même de l'observation du regime que j'ay prescrit à Monsieur son oncle; & que cette maniere de vivre luy a non seulement conservé la santé du corps, mais aussi la force de son esprit & la grandeur de son courage, avec lesquels il a dans ces pais éloignez entrepris & executé pour le service du Roy les choses du monde les plus belles & les plus dif-

ficiles. Vous en ditte trop Monsieur, repartit modestement ce jeune gentil homme. J'ay fait la ce que j'ay pû, mais non pas tout ce que j'eusse bien voulu faire pour le service de mon Prince. Quoy qu'il en soit il est certain que si comme les autres j'eusse usé d'eau de vie & de rossolis toutes les fois que j'estois fatigué, je me fusse brûlé le corps; & n'eusse jamais manqué de contracter quelque fievre chaude qui m'eût fait mourir en peu de temps. L'exemple de tant de gens que je voiois perir par l'usage des boissons échauffantes me fit prudemment recourir à une merhode contraire, lorsqu'il falloit me rafraichir aprés le travail. Premierement je beuvois tous les matins plein une aiguiere de limonade, en-

ſuite de quoy je travaillois long temps ſans me fatiguer ny de corps ni d'eſprit ; mais quand je me ſentois affoibli par le travail, j'avois encore recours à la limonade, dont je beuvois autant que la premiere fois, ce qui me remettoit dans ma premiere vigueur ; & c'eſt ce qui m'a conſervé dans ces climats, dont la chaleur eſt ſi diſproportionnée à nos complexions qu'il eſt impoſſible d'y vivre long-temps, ſi l'on n'y obſerve ce regime. Il me ſemble, ajoûta Periandre, que la raiſon pour laquelle ceux de l'Europe tombent preſque toûjours fort malades dans les païs chauds, eſt parce que ce ſont ordinairement tous corps envinez qui ſortant d'un païs froid & entrant dans un païs chaud, ſont tres-aiſez à émouvoir à cauſe de

la grande quantité des esprits du vin dont leurs corps sont abreuvez depuis long-temps. Ainsi il est tres-dangereux d'y user de rossolis & d'eau de vie. C'est mettre le feu aux quatre coins dela maison, parce que ces boissons échauffantes agitant extraordinairement la bile, la chaleur excessive du païs redouble encore cette agitation d'une telle maniere qu'il est comme impossible d'en rechapper, particulierement aux étrangers qui ne sont pas accoûtumez à des emotions si violentes. Ainsi je trouve qu'il est necessaire en ces païs là d'user de boissons rafraichissantes, afin de rabbatre les fumées de la bile, empêcher ses mouvemens, & l'evacuer doucement. Il est certain, poursuivit Eusebe, que la bile fait de-

grands ravages dans le corps, quand elle est trop émeuë. Elle penetre & ronge les entrailles. Elle tourmente l'esprit, & diminuë les forces. Elle fermente & agite trop les autres humeurs. Elle dissout & détruit tout par son mouvement dereglé. En un mot elle cause de grandes maladies. Ainsi il est tres-important de ne la pas irriter, parce qui la peut mettre en mouvement comme l'eau de vie & le rossolis. Au contraire il est tres à propos, particulierement dans les païs chauds, de la brider par des refrigeratifs, & de l'évacuer de temps en temps, pour éviter les desordres que la chaleur excessive de ces regions peut causer par l'agitation de cette humeur. Ce qui trompe presque tout le monde dans l'usage du

roſſolis & de l'eau de vie, dit Cleante, eſt parce qu'en effet ces boiſſons donnent de la vigueur & reparent les forces ſur le champ: mais on ne prend pas garde que ce bon effet ne dure pas long-temps, & que ce qui ſemble faire du bien d'abord n'eſt qu'un veritable poiſon qui tuë aprés par la violence de ſon action. Ainſi l'on ſe trompe beaucoup d'attribuer à la ſeule chaleur du païs, ce qui eſt deu en partie à l'uſage des boiſſons échauffantes. Il eſt certain, pourſuivit Oronte, que les ſuittes en ſont tres-fâcheuſes, & par la chaleur & par la ſeichereſſe qu'elles impriment dans les parties. En effet, continua le neveu de Monſieur de Montevergue, quand nous arrivâmes à Madagaſcar nous n'y trouvaſmes que des

ſquelettes animées & des phantoſmes vivans, je veux dire des hõmes ſecs, jaunes, languiſſans, qui tous moururent en fort peu de temps. Il n'y eut apparemment que ceux, dont l'uſage de l'eau de vie n'avoit pas encore corrompu les viſceres ny gaſté le temperament qui en rechaperent par la ſeignée & par les humectations : car, comme je vous ay dit, de tous ceux qui mourroient, il n'y en avoit pas un qui n'eût ou le foie, ou la ratte, ou le poulmon, ou le cœur ulceré ; ce que l'on remarqua dans la diſſection des morts que mon oncle fit faire contre la coutume de ceux du païs qui croient que c'eſt un grand ſacrilege d'ouvrir les corps. Ceux qui ont introduit l'uſage de l'eau de vie dans les païs chauds, n'eſtoient pas

grands

grands Medecins, dit Periandre. Tout le monde ſçait que ce ſont quelques Hollandois qui ont cru mal à propos qu'il y falloit prattiquer la meſme choſe que dans les païs froids. Et le Medecin Pariſien, dont Monſieur a tantoſt parlé, ayant eſté des premiers à Madagaſcar y a puiſſamment confirmé cette mechante coûtume; parce qu'il eſt du nombre de ces Medecins qui croient qu'il faut uſer de cordiaux par tout; & qu'autant qu'on oſte de ſang à un homme on luy oſte de ſes forces & de ſa vie. Si pendant l'eſté l'on n'uſoit que de vin pur, de roſſolis & de viandes épicées, pourſuivit Oronte, on pourroit bien dire qu'on adjouteroit feu ſur feu; & l'on s'en trouveroit tres mal? Combien l'Italie a t'elle enterré de Fran-

çois, parce qu'ils y vouloient vivre à la Françoise, & s'abandonner à leurs debauches ordinaires. Quand à l'imitation de Vanhelmont on épargne le sang dans les fievres, de peur d'épuiser le thresor de la vie : quand on ne veut point de lavement, qui est un remede impertinent, & qu'on s'abstient de purgatifs qui sont des poisons qui expriment & corrompent souvent les bonnes humeurs, il faut avoir en main un specifique dont on soit bien asseuré, mais il le faut avoir, & l'avoir bien experimenté devant que de quitter la methode ordinaire; car autrement n'aiant ny le secret de Vanhelmont ny la methode ordinaire on laissera mourir son malade sans secours, n'y ayant pas moins de mal à obmettre les bons remedes, qu'à en

ordonner de mauvais. Veritablement, reprit le neveu de Monsieur de Montevergue, mon oncle eut beſoin de toute ſon authorité pour reduire ce Medecin opiniaſtre, aidé de la ſimplicité du vulgaire qui trouve le roſſolis plus ſain que l'eau commune, parce qu'il eſt plus agreable au gouſt. C'eſt une étrange choſe que la prevention, continua Philidas, elle cauſe ſouvent de grands deſordres. Les Hollandois ayant veu que le tabac & l'eau de vie les fortifioient dans les regions du Nord, ils en porterent auſſi l'uſage dans les païs chauds, croiant qu'il y produiroit le même effet; & même ils y accoutumerẽt les Negres qui s'en ſont tres-mal trouvez : Mais ces pauvres Mariniers ne s'apperce-voient pas que les maux dont ils

étoient attaquez dans ces regions brûlantes provenoient de la chaleur de leur rossolis, aussi bien que de celle du païs. Ils ne consideroient pas que si l'eau de vie donne de la vigueur sur le champ, parce qu'elle fournit quelques esprits qui réjoüissent, elle fait perir à la longue, parce qu'elle consume l'humidité naturelle, & desseiche le corps. Enfin ils ne sçavoient pas que les boissons qui échauffent agitant excessivement les humeurs, particulierement la bile, elles font ensuite d'étranges ravages dans les endroits du corps où cette agitation les transporte avec violence. Je l'ay depuis peu observé dans plusieurs personnes, qui veritablement ont été gueries de la colique par le moien de l'esprit de vin, dit Periandre;

mais le mal leur eſt aprés cela revenu plus grand, & même incurable à quelques uns. En effet l'eſprit de vin conſume les humiditez douces qui deffendent toutes les parties du corps contre la trop grande activité de la chaleur. Ainſi quand l'humidité ſereuſe eſt diſſipée, il ne reſte plus qu'un marc gras & épais, lequel aprés pluſieurs fermentations ſe porte par tout le corps, y arrête le cours du ſang & des eſprits, ſe pourrit, & engendre des maladies mortelles. Ainſi je crois qu'il n'y a rien de plus dangereux que de deſſeicher le corps par l'uſage des boiſſons qui échauffent : comme au contraire il n'y a rien de plus ſain que de les humecter & les rafraichir; ce que l'experience confirme auſſi bien que la

raiſon. Mais, repartit Theotime, d'où vient donc que les habitans naturels des climats chauds vivent ſi long temps, quoy qu'ils uſent de boiſſons échauffantes. C'eſt ce que je ne vous accorde pas, repliqua Therſandre : car le Capitaine Carlo, que toute la terre connoiſt pour un des plus grands hommes de mer qui ayent jamais êté, m'a aſſeuré que les Negres du Royaume de Congo, d'Angola, & de toutes les coſtes d'Afrique n'uſent ordinairement que de boiſſons rafraichiſſantes ; & que quand ils en boivent d'autres c'eſt par débauche, & parce que les Anglois & les Hollandois les y ont accoutumez, mais ils s'en trouvent mal; ce qui m'a eſté confirmé par pluſieurs autres perſonnes qui ont auſſi eſté dans

le païs. Quand ce que Theotime a dit seroit vray, poursuivit Periandre, il n'en faut pas inferer que ceux de l'Europe doivent se bien trouver de l'usage de ces boissons dans les pais chauds. Il y abien de la difference, ceux du païs sont accoutumez à la chaleur excessive qui y regne, elle n'agit pas sur eux, comme sur les étrangers, leurs corps ont été rendus par le temps & plus solides & plus capables de resister aux impressions du chaud ; & cette solidité leur est communiquée de pere en fils ; de sorte que les boissons échauffantes, le poivre, le tabac ne les agitent pas dans leur propre païs ; comme elles agitent nos François, dont les visceres déja disposez par le vin, ainsi qu'il a esté dit, en sont plus fa-

cilement émeus par la chaleur immoderée du païs, à laquelle ils ne ſont pas accoutumez. Cependant pour vous montrer, continua-t'il, que la bile trop agitée ſe jette ſur toutes les parties du corps; qu'elle les penetre; qu'elle s'y attache opiniâtrement; & qu'elle les deſſeiche, c'eſt qu'à Giſeri ceux à qui la chaleur du païs cauſoit une ſoif exceſſive, ne le pouvoient éteindre avec de l'eau froide, parce que la bile s'êtant infiltrée dans les membranes de l'eſtomac, & l'eau froide ne pouvant penetrer ces membranes, il leur en falloit de tiede pour s'y mieux inſinuer, afin d'adoucir cette humeur en ſe mêlant avec elle : les boüillons mêmes étoient encore meilleurs pour produire un bon effet, parce qu'ayant plus de

parties nourrissantes, ils penetroient plus facilement les entrailles, & se mêloient mieux avec la bile. Nous voions aussi, dit Oronte, que la noblesse Polonoise ne vit pas long temps, parce qu'elle mange trop d'épices, & boit trop d'eau de vie. Il me semble pourtant, repartit Caliston, que l'eau de vie desaltere souvent. J'avoüe qu'elle oste la soif, repliqua Periandre; mais elle n'oste pas pour cela le besoin que l'on a de boire. Elle oste la soif, parce qu'en passant par la gorge, elle racle les matieres qui y font le sentiment de soif; mais elle s'augmente peu de temps aprés, parce qu'elle brûle le membrane dans laquelle ce sentiment se fait, & qu'elle produit une grande quantité d'esprits qui redoublent les

mouvemens de la bile, échauffent le corps, & le desseichent. Je ne blâme pas vôtre regime, luy répondit Caliston. Au contraire je l'approuve; & je tiens que Monsieur de Montevergue a fort bien fait de l'établir à Madagascar, puisqu'il y a produit tant & de si bons effets. Cependant à prendre les choses dans la pure verité, j'ay peine à croire que les Matelots qui travaillent & qui dissipent beaucoup d'esprits, particulierement dans les païs chauds, où les corps transpirent beaucoup, & où souvent les forces diminuent, que ces pauvres gens, dis-je, se puissent entierement passer d'eau de vie pour se reparer quand ils sont trop fatiguez. Non, Monsieur, ils ne le peuvent absolument, répondit le neveu de

Monſieur de Montevergue. Ils en ont quelquefois beſoin pour reparer leurs forces : mais c'eſt un abus de croire qu'ils en doivent boire par excez, comme ils font, ny tant prendre de tabac, comme ils prennent ; car enfin l'experience nous a fait connoître qu'ils vivent beaucoup moins que ceux qui n'en uſent pas ; & par conſequent il y a de l'erreur à uſer de cette boiſſon : il y a de la prevention; il y a même de la manie que nous avons eu beaucoup de peine d'arracher de l'eſprit de ceux qui dépendent de nous, des habiles auſſi bien que des ignorans ; tant il eſt vray qu'on a de peine à déraciner les opinions reçuës, quoyque fauſſes & dangereuſes. Ce dernier diſcours acheva de perſuader l'utilité du

regime de Periandre. Les uns le confirmerent par des raisons, qui toutes revenoient à ce qu'on en avoit dit; & les autres qui n'aimoient pas la repetition se contenterent en l'approuvant de loüer l'inventeur d'un regime si salutaire. Il se forma ensuite une grande contestation touchant l'eau de vie. Quelques uns en approuvoient l'usage dans les païs froids. D'autres le bannissoient entierement comme trop nuisible. Il y en eut qui tinrent un milieu dans cette diversité d'opinions, & qui dirent qu'il falloit en cela considerer la difference des temperamens, aussi bien que celle des lieux. Il est certain, dit Eusebe, que ceux qui sont d'une complexion pituiteuse peuvent quelquefois recevoir du bien de l'u-

ſage de l'eau de vie ; mais il en faut uſer avec moderation, autrement il nuiroit ; & il en ſeroit comme du Soleil dont la diſtance ny trop grande ny trop petite fait du bien, au lieu que quand il eſt trop loin on gele, & quand il eſt trop prés il brûle, il conſume, il détruit toutes choſes. J'ay veu il y a quelque temps un pitoyable effet du feu, & de l'uſage exceſſif de l'eau de vie, pourſuivit Periandre. Ce fut ſur une pauvre femme qui demeuroit proche S. Eſtienne du Mont. Elle avoit toute ſa vie uſé d'eau de vie avec excez ; ce qui la diſpoſa tout à fait au malheur qui luy arriva ; car un jour qu'elle en avoit trop pris, elle fut toute conſumée par un rechaud de feu qu'elle avoit ſous elle, enſorte qu'il ne reſtá

qu'un petit morceau de sa juppe, & trois doigts de sa main droite. Je la vis en cet état, & j'y fus mené par Monsieur Josson excellent Apothicaire. Les voisins nous dirent aussi que cette femme étoit fort saoule d'eau de vie quand elle se mit sur le rechaud. Voila un bien surprenant effet du feu & de l'usage de l'eau de vie, qui, comme j'ay dit, avoit disposé cette femme à être si aisément consumée. J'en sçais un qui n'est pas moins surprenant, poursuivit Oronte, & qui est depuis peu arrivé au Pont-l'Evêque petite ville de Normandie. Un particulier yvrogne & tres brutal avoit un grand demélé avec sa mere qu'il ne voyoit point. Cette femme étant tombée griévement malade envoya querir son fils pour

ſe reconcilier avec luy ; mais cet yvrogne ne s'en ſoucia pas, & il aima mieux achever la debauche où il étoit alors engagé, que d'aller recevoir le baiſer de paix & la benediction de ſa mere : ainſi cette femme mourut ſans voir ſon fils, qui pour s'en conſoler étant de retour bien ſaoul & bien content but encore par une raillerie brutale un grand verre d'eau de vie à la ſanté de ſa mere qu'il trouva enſevelie : quelques-uns mêmes diſent qu'il le but ſur le cercueil de la deffunte. Mais ſoit que la juſtice divine vouluſt faire un exemple de ce miſerable en relevant pour le punir la puiſſance naturelle des cauſes ſecondes ; ſoit que veritablement elles ayent pu naturellement produire cet effet, il cria la nuit com-

me un damné que ſa mere le bruloit, & que l'on vint promptement à ſon ſecours. Un bruit ſi effroyable éveilla ſes voiſins qui vinrent & frapperent à ſa porte ; mais ils n'en receurent point d'autre réponſe que ſon cri ordinaire, *Ma mere me brule, ſecourez-moy, je ſuis mort, ma mere me brule.* Cela fut cauſe qu'on rompit promptement la porte, afin de le ſecourir s'il eſtoit poſſible: mais il n'étoit plus temps; il expiroit parmi la flamme de l'eau de vie qu'il avoit vomie; & l'on le trouva tenant une chandelle allumée, les cheveux brulez, le viſage & l'eſtomac tous noirs & brulez à demy, les yeux roulez dans la teſte, la bouche ſeiche & beante, criant continuellement que ſa mere le bruloit. Ses draps eſtoient brulez en

quelques

quelques endroits par la flamme de l'eau de vie que la chandele avoit ſans doute allumée ; & il y a apparence auſſi que cette même flamme luy brula les cheveux & luy noircit le viſage. Cependant le vulgaire a cru qu'il fut brulé par un feu deſcendu du Ciel ; mais il n'étoit pas beſoin d'une cauſe ſi extraordinaire, puiſque ce qu'il avoit bu & mangé ſuffiſoit pour le faire mourir ; & que ce qu'il prit d'eau de vie enſuite, & qu'il rejetta bien toſt aprés, étoit capable de luy bruler les cheveux & luy noircir le viſage. Nous liſons qu'un Charles de Navarre fut tout conſumé dans un drap moüillé d'eau de vie, où l'on l'avoit mis pour ſuer, ou par mégarde celuy qui couſoit le drap mit le feu, en voulant bruler le

bout du fil avec une bougie allumée. Je veux croire que Dieu a chatié cet yvrogne; mais je croy aussi que pour le punir il s'est servi de ses propres instrumens de son yvrognerie. Quoy qu'il en soit un Capucin qui se trouva là le confessa le mieux qu'il put avant qu'il rendit le dernier soupir, que ce miserable exhala en criant toujours que sa mere le bruloit. Ce méme Capucin m'a envoyé la relation de cette histoire, poursuivit Periandre, & je l'ay fait voir à Monsieur le premier President. Il y a grande apparence que cet yvrogne a esté brulé par l'eau de vie : mais il faut croire aussi que son esprit & son corps estant fort affoiblis par l'excez qu'il avoit fait, & sa conscience luy reprochant le mauvais

traittement qu'il avoit fait à sa mere, l'un a esté cause qu'il n'a pu se retirer du feu que son intemperance avoit ainsi causé, & l'autre qu'il a cru que ce feu provenoit de sa mere qui le châtioit de son impieté. Cet évenement est fort singulier; mais il n'a aucun rapport au sujet dont il s'agit. Tout le monde sçait que l'eau de vie brule: on le voit assez par experience; mais ce n'est pas dequoy il est question icy: il s'agit seulement de sçavoir si l'usage en est dangereux, ce que je trouve vraysemblable. Ainsi je tiens que le meilleur est de n'en point user du tout, ou du moins d'en prendre peu, quand la necessité l'exige; car si peu que l'on en prenne agit toujours assez pour produire son effet. Lors qu'on met

de la chaulx au pied d'une arbre, dit Oronte, on redouble ses forces, & l'on fait avancer son fruit qui en vient plus gros & plus beau; mais aussi il est constant que l'arbre en meurt peu de temps aprés. Le rossolis & l'eau de vie font le même effet sur l'homme que la chaulx fait sur l'arbre : ils augmentent les forces à l'heure même, mais ils tuent quelque temps aprés, en desseichant excessivement, & rompant par ce moyen la liaison de toutes les parties qui composent le corps. Je ne sçay pas bien ce que font le rossolis & l'eau de vie, interrompit Pancrace: mais je sçay bien que le vin est tres-salutaire *est fomes & incitabulum ingenii virtutisque; si mens & corpus hominis vino flagret*, comme dit fort bien Ma-

crobe, aprés le divin Platon. En effet *bonum vinum acuit ingenium, pectus corroborat, tristitiam pellit, eloquentem reddit*, car comme dit Horace *fœcundi calices quem non fecere disertum* : & c'est pour cela aussi que les Grecs ont appellé *Bacchus Lysius* ou *Lycæus*, parce qu'il délie la langue, & qu'il fait parler jusques aux muets. Il est aussi justement appellé *liber à libertate quam vinum subministrat*. Pancrace en eût encore bien debité d'autres à la loüange du vin, si Periandre ne se fût levé, & n'eût pris congé de la compagnie.



SIXIE'ME CONVERSATION.

De la maladie & de la mort de Madame de Morangis. Cause de cette mort.

VOus sçaurez, Messieurs que Madame de Morangis est morte, commença Periandre. Elle est morte par l'imprudence d'un Empirique qui la purgeoit avec des remedes violens, & luy donnoit des decoctions échauffantes pour la fortifier, disoit-il; quoy que ce fût un corps sec & brulé, dans lequel il y avoit

un amas effroyable d'humeurs corrompuës. Comme vous pouvez penser la violence & la mauvaise qualité de ces remedes n'ayant fait qu'émouvoir les humeurs de la malade, elles se sont transportées de la premiere region, où étoient leurs magasins dans toutes les parties du corps, où elles ont à la fin causé les symptomes funestes qui ont fait mourir cette Dame. Je l'avois traittée long temps d'une maniere toute opposée, & dont elle se trouvoit fort bien; mais comme vous sçavez que l'esprit humain est sujet au changement, & que souvent le desir d'estre mieux que nous ne pouvons estre nous trouble, & nous fait prendre de fausses mesures, elle s'est aussi laissée facilement persuader qu'elle se trouveroit en-

core mieux d'une methode contraire : c'eſt pourquoy elle s'eſt ſervie de ce faux Medecin qui luy a mis le feu dans les entrailles, ou pour mieux dire qui la tuée par la violence de ſes remedes. A la verité, Monſieur, luy dit Eudoxe, Madame de Morangis euſt bien mieux fait de continuer l'uſage de vôtre regime, puis qu'elle s'en eſtoit toujours bien trouvée. J'ay même oüy dire à des gens bien ſenſez que ſans vous elle ſeroit morte il y a long temps. Il eſt certain, repartit Periandre, que le regime que je luy avois ordonné luy conſervoit la ſanté, & l'avoit tirée de diverſes maladies, & d'une cachexie mortelle. L'uſage des fruits, & des potages temperans redonnoit le calme à ſes humeurs, quand elles eſtoient agitées

agitées. C'estoit un frein à sa bile dont les mouvemens luy causoient souvent d'étranges syncopes. Les ptisanes faites avec des racines de mauves ; quelques conserves de nymphea & de buglose ; des disnez blancs où il n'y avoit point de rôti, de patisserie, ny de fritture, mais seulement du ris, du blanc manger, & des daubes faites avec du cochon de laict, & des pieds de veau, sans lard, & sans épices ; tout cela, dis-je, avoit peu à peu corrigé les profondes intemperies des parties internes de cette Dame : mais le grand profit qu'elle tiroit de ce regime (& que d'autres aussi à son exemple en peuvent tirer) est que quand ses humeurs avoient esté bien détrempées, elle s'en delivroit sans peine avec un peu de casse

avant ſon fruit & ſes repas, mélée quelquefois de dix ou douze grains de reubarbe. Je luy faiſois auſſi mettre ſouvent ſur le ventre des ſerviettes moüillées où l'on avoit diſſout du ſuccre de Saturne ; comme auſſi des ſachets faits avec du concombre, de la citroüille, de la ſempervive, de la ruë, & du juſquiame, le tout à froid. Je dis cecy en general ; parce que j'ay amplement décrit cette maladie, & la methode dont je me ſuis ſervi pour la guerir ; où il y a grande quantité d'obſervations nouvelles & utiles à la Medecine.



Grandes promeſſes d'un Chymiſte.

LOrs que Periandre eut ceſſé de parler, & que chacun eut approuvé ſa methode, on leut le Catalogue de tout ce qu'un fameux Chymiſte promettoit de faire dans un cours de Chymie qu'il vouloit entreprendre. Ce Chymiſte entre autres choſes promettoit un excellent purgatif d'arſenic ; la tranſplantation de l'or ; une eau lunaire qui gueriſſoit de toutes maladies ; l'Eſprit & la teinture du mercure, le reſte devenant comme terre, & beaucoup d'autres choſes ſurprenantes ; mais qui ne trouverent pas dans l'Academie tout le credit que ce Chymiſte s'eſtoit promis. Ce

purgatif d'arſenic, quel qu'il ſoit, ſera toujours dangereux diſoit l'un. J'ay veu des perſonnes qui en donnoient contre les fiévres quartes ; mais le ſuccez d'ordinaire en eſtoit funeſte, ou du moins il reſtoit un mal d'eſtomac & une grande foibleſſe dont on avoit peine à revenir. Que ſi Monſieur promet de tranſmuer l'argent en or, diſoit l'autre, il me permettra de luy dire que je n'en crois rien: mais s'il ne promet qu'une ſimple tranſplantation je luy avoüeray que cõme pluſieurs autres il y pourra reüſſir par quelque tour d'adreſſe. Quand nous aurons veu les effets de voſtre eau lunaire, luy dit Oronte, nous la croirons alors: Mais, Monſieur, vous nous permettrez juſques à ce temps-là de ſuſpendre nos jugemens,

& de revoquer en doute cette possibilité. Que cecy ne soit point dit pour vous offencer. Nous sçavons que vous estes un grand Chymiste. Vos discours nous le font assez connoitre: mais quand il s'agit de promettre des choses extraordinaires, nous en avons déja tant veu qui nous ont fait ces sortes de promesses, & qui n'y ont point reüssi, que c'est ce qui nous fait douter des autres. Vous estes libres de croire ce qu'il vous plaira, répondit le Chymiste; & je ne puis raisonnablement exiger que vous adjoutiez foy à ce que je vous dis, qu'auparavant je ne vous en aye fait voir l'experience. Cependant vous devez croire que si je n'estois asseuré du succez je ne me hazarderois pas à demeurer court dans l'opera-

tion devant une si docte & si illustre assemblée. Vous en verrez l'épreuve quand vous voudrez ? Donnez-nous en attendant ce temps-là, luy dit Periandre, une idée de vos principes.

Des Principes de Chymie.

JE n'en ay point d'autres que le phlegme & le sel, repartit le Chymiste. Le phlegme est le principe passif de toutes choses. Il sert de base & de corps à tous les mixtes. C'est la matiere premiere de tous les estres corporels. *Aqua à qua omnia sunt*, comme dit Lactance aprés Thalez & Hippocrate. A ce que je vois, Monsieur, vous estes de l'opinion d'Helmont, interrompit Oronte. Il est vray, Mon-

ſieur, repliqua le Chymiſte; mais je ne regarde pas tant à ceux qui ont eu cette opinion, qu'à la verité qu'elle ſoutient & qu'elle deffend par tant de raiſons & par tant d'experiences. Helmont & pluſieurs autres ont aſſez bien fait voir que tout ſe forme & ſe nourrit d'eau. C'eſt elle qui fournit la matiere groſſiere à toutes choſes; & c'eſt le feu qui les anime & qui les forme: Mais par le feu j'entends un ſel volatil qui ſe rencontre par tout, lequel n'eſt autre choſe que le mercure produit de ce ſel volatil que les plus ſubtiles parties du phlegme ont enlevé. Cependant, luy demanda Periandre, il me ſemble que le phlegme ſeul avec le ſel volatil n'eſt point capable de produire des corps auſſi ſolides que les

pierres & les metaux. Vous avez raiſon, MONſieur, repartit le Chymiſte: Mais il faut que vous ſçachiez qu'avec les ſels volatils il y a encore des ſels fixes, qui congelent & épaiſiſſent toutes choſes; en ſorte que plus ou moins il y a de ces ſels, & plus ou moins ſont elles épaiſſes. Anisi il y a deux ſortes de ſels, les uns fixes & les autres volatils: Les fixes embarraſſent & lient les parties du phlegme; & les volatils leur donnent des mouvemens qui font tout ce que nous appellons operations de vie. Vous ne croyez donc pas que le ſouphre ſoit un principe, luy dit Eudoxe. Non, Monſieur, répondit le Chymiſte. C'eſt un corps composé comme les autres. C'eſt un phlegme qui contient beaucoup de ſels volatils, & de qui outre cela les parties

ſont embarraſſées par une certaine quantité de ſels fixes, dont les figures ſont propres à cauſer cet embarras. Or quād ce phlegme vient à être excité par une chaleur étrangere, les ſels volatils alors, qui ſont comme emprisonnez, remuant les ſels fixes & le phlegme, tâchent à ſe delivrer de leur priſon; mais parce qu'ils rencontrent de l'obſtacle & de l'embarras dans la liaiſon qu'ils ont avec le phlegme, ils ſont auſſi quelque temps à s'en delivrer; d'où vient que les corps ſulphureux fondent lentement; & que ſelon qu'ils ont plus ou moins de parties entrelaſſées de ſels fixes avec des ſels volatils, ils ſont auſſi plus ou moins de temps à fondre. Voila Meſſieurs le ſentiment que j'ay du ſouphre. Il eſt fort raiſonna-

ble, & vostre opinion est bien éclaircie, repartit Periandre. Vous ne voulez pour principes que du phlegme & du sel; mais vous divisez le sel en fixe & en volatil; & vous dites que le mercure n'est qu'un sel volatil emporté avec les parties du phlegme; & que le souphre est un mixte composé de beaucoup de sels volatils dans du phlegme, dont les parties sont embarrassées par une certaine quantité de sels fixes. Cela est net, & même paroist fort probable. Neanmoins on peut vous objecter que l'on tirera encore du souphre de ce sel que vous prenez pour principe; & que le sel fixe dont vous vous servez pour lier les parties des corps avec des sels volatils, n'est autre chose que la terre même que vous

rejettez du nombre des princi-pes. Ce qui trompe icy eſt que l'on prend pour ſel ce qui ne l'eſt pas, répondit le Chymiſte; Car enfin pour ne point équivoquer ny confondre diverſes idées ſous un même terme, je vous diray que je prends pour ſel volatil & pour ſel fixe les deux plus ſubtiles portions de la matiere, du moins celles que nous connoiſſons par la raiſon être les plus ſimples & les plus penetrantes; toute autre portion de matiere eſtant compoſée quelque ſubtile qu'elle paroiſſe à nos yeux. La raiſon qui m'oblige à croire ce que je dis eſt que la nature ne fait que deux choſes dans la generation des êtres corporels, qui ſont de diviſer & de compoſer. Ce ſont les deux fonctions par leſquelles elle cor-

ble, & voſtre opinion eſt bien éclaircie, repartit Periandre. Vous ne voulez pour principes que du phlegme & du ſel; mais vous diviſez le ſel en fixe & en volatil; & vous dites que le mercure n'eſt qu'un ſel volatil emporté avec les parties du phlegme; & que le ſouphre eſt un mixte compoſé de beaucoup de ſels volatils dans du phlegme, dont les parties ſont embarraſſées par une certaine quantité de ſels fixes. Cela eſt net, & même paroiſt fort probable. Neanmoins on peut vous objeɛter que l'on tirera encore du ſouphre de ce ſel que vous prenez pour principe; & que le ſel fixe dont vous vous ſervez pour lier les parties des corps avec des ſels volatils, n'eſt autre choſe que la terre même que vous

rejettez du nombre des principes. Ce qui trompe icy est que l'on prend pour sel ce qui ne l'est pas, répondit le Chymiste; Car enfin pour ne point équivoquer ny confondre diverses idées sous un même terme, je vous diray que je prends pour sel volatil & pour sel fixe les deux plus subtiles portions de la matiere, du moins celles que nous connoissons par la raison être les plus simples & les plus penetrantes; toute autre portion de matiere estant composée quelque subtile qu'elle paroisse à nos yeux. La raison qui m'oblige à croire ce que je dis est que la nature ne fait que deux choses dans la generation des êtres corporels, qui sont de diviser & de composer. Ce sont les deux fonctions par lesquelles elle cor-

rompt & engendre tous les mixtes. Or il faut pour cela qu'elle se serve d'abord des choses les plus simples, je veux dire des substances les plus déliées pour penetrer les autres, afin de les diviser ou les composer; ce qu'elle ne peut faire que parce que j'appelle sel fixe & sel volatil; dont l'un par sa figure longue & pointuë arrêtant le mouvement des parties du phlegme les lie & les assemble si bien qu'il en fait la plus grossiere masse de tous les corps; & l'autre au contraire met tout en mouvement, parce qu'il a ses parties rondes, tres-déliées, & par consequent fort mobiles. Il me semble que ce systheme est assez clair & assez probable; car enfin pour diviser & pour composer des corps on ne peut vray-semblablement admettre

que des particules tres menuës, dont les unes ayent une figure propre à arrêter & à lier les parties de la matiere grossiere ; & les autres au contraire en ayent une propre au mouvement, afin de faire les divisions & les compositions qui sont necessaires à produire toutes choses. Ainsi pour revenir à l'objection que Periandre m'a faite, qui est que l'on tire du souphre des sels, & que le sel fixe n'est autre chose que la terre méme, je répons que je ne dispute point du mot, parce qu'il est permis à un chacun d'appeller sel ce qu'il luy plaira ; mais je soutiens qu'il n'est pas possible de tirer du souphre de ce que j'entends par sel, je veux dire la plus simple de toutes les substances, soit sel volatil, soit sel fixe, n'y ayant dif-

ference entre eux que de figure. Ainſi lors que l'on dit qu'on tire du ſouphre de quelques ſels, comme l'huile de vitriol, & celle que Beguin dit avoir tirée du ſuccre de Saturne, ce ne ſont pas là proprement des ſels, comme je les entends, mais ce ſont des ſubſtances compoſées, dont le feu ne ſepare pas ſeulement les parties, mais il leur fait auſſi chãger de nature en les diviſant, & en forme d'autres ſubſtances, que nous appellons ſouphre ou huile. Je ſçay que les Chymiſtes veulent que le vitriol ſoit un ſel, & qu'ils donnent ce nom a quantité d'autres ſubſtances que l'on extrait des mineraux, des vegetaux, & des animaux: mais ce ne ſont pas les veritables ſels élementaires: Ce ſont des ſubſtances compoſées de phlegme

& de ces mêmes ſels ; & par conſequent de qui l'on peut faire d'autres ſubſtances en changeant leurs textures par le moyen des diſſolvans & des menſtruë, qui mélant auſſi leurs parties avec celles de ces pretendus ſels aident & contribuent à en former ces nouvelles ſubſtances. Ainſi quād Beguin a tiré de l'huile du ſuccre de Saturne, il faut prendre garde que la chaulx de plomb avec quoy l'on fait ce ſuccre, en la diſſolvant dans du vinaigre diſtillé, contient autre choſe que du plomb; & par conſequent que l'huile qu'on en tire provient des diverſes parties mêmes du plomb unies à celles de l'eſprit du vinaigre par le moyen du feu. Il eſt certain, adjoûta Maxime, que les changemens de texture , & les altera-

tions que le feu cauſe aux particules des corps mixtes, y peuvent produire d'autres accidens & d'autres qualités. Ainſi quand par la diſtillation on tire de l'huile du vitriol, il n'y a rien là autre choſe à conſiderer ſinon que le vitriol êtant composé de phlegme, de terre, & des deux ſels, le fixe, & le volatil, qui y ſont en plus grande quantité qu'en beaucoup d'autres mixtes, le feu change ſi bien l'arrangement des parties du vitriol, que de ce qu'il eſtoit il en compoſe un corps huileux; étant, comme j'ay dit, fort certain, que par la ſeule action du feu les parties d'un corps mixte ſe diſpoſent de telle maniere que tantoſt elles ont une conſiſtance & tantoſt une autre; ce qui ſe fait ou en diſſipant une partie de ſes

ſels, ou en donnant d'autres ſituations aux parties du ſel & de l'eau. Vous aurez aſſez de peine à prouver, Monſieur, dit Oronte au Chymiſte, que vos deux ſels ne ſoient pas des productions du feu, auſſi bien que ces autres ſubſtances dont vous parlez. Je le prouve par la raiſon, répondit le Chymiſte, laquelle veut qu'il y ait quelque choſe qui aſſemble, & quelqu'autre qui ſepare. Ce qui aſſemble & ce qui ſepare doivent avoir des figures propres à cela ; & c'eſt ce que j'appelle ſel fixe & ſel volatil. Le fixe arrête, & le volatil meut. Celuy-là par conſequent lie les parties du phlegme & de la terre (car enfin je ne me ſoucie pas beaucoup qu'on la faſſe entrer dans la compoſition des corps) & celuy-cy leur donne

des mouvemens qui font toutes les operations des êtres. Celuy-là pour arréter & pour lier à des parties longues, pointuës, ou anguleuſes; & celuy-cy en a de rondes pour mouvoir. Voila, Monſieur, la raiſon que j'ay pour croire qu'il n'y a que ces deux principes; car enfin je ne puis rien concevoir de plus propre à diviſer & à compoſer que ces ſortes de figures, dont l'une fixe, & l'autre donne le mouvement. Or de croire que les ſels, les mercures, & les ſouphres que l'on extrait d'ordinaire par la Chymie, ſoient les vrais principes, c'eſt où il n'y a point d'apparence, parce qu'il y a tant d'experiences qui prouvent qu'ils ſont eux-mémes compoſez que je m'étonne comme il ſe trouve encore des perſonnes

qui les prennent pour principes. On pourroit neanmoins, répartit Cleante, vous donner des ſels, des mercures, & des ſouphres ſi purs que vous n'en tireriez aucune ſubſtance heterogene. Quand on convient des termes, on convient auſſi des choſes, repliqua le Chymiſte ; parce qu'il y a quantité de mots équivoques qui ſignifient diverſes idées que l'on confond ſouvent ; & c'eſt ce qui fait les conteſtations, les uns les prenant d'une façon, & les autres d'une autre. Ainſi pour vous répondre il faut convenir des termes ; car ſi par exemple vous entendez par ſel les plus ſubtiles & les plus penetrantes parties de la matiere, dont les unes ſoient propres à lier les corps, & les autres à les mettre en mouvement, à cauſe

de leurs figures ; nous voila d'accord : Mais si par sel vous entendez seulement une substance qui se dissoult dans l'eau , & que l'on tient étre le sujet des saveurs ; & que pour exemple de cela vous nous donniez tous les sels que l'on tire ordinairement des mineraux, des vegetaux, & des animaux , je vous diray que ces sels ne sont point de vrais principes, puis qu'ils sont eux-mémes composez de phlegme , de sels fixes, & de sels volatifs , ausquels tous les autres se resolvent. J'en dis autant des mercures & des souphres qui ne sont point d'une nature assez homogene pour étre admis au nombre des principes. En effet , Messieurs , peut-on mieux vous le prouver qu'en vous faisant voir la grande diffe-

rence qu'il y a de ces ſels les uns avec les autres. La même diverſité ſe rencontre entre les mercures, comme auſſi entre les ſouphres, où l'on n'en trouvera peut-étre pas deux ſemblables; ce qui fait voir qu'ils ſont compoſez, puiſqu'ils ne peuvent differer que par les diverſes parties qui les conſtituent. On leur attribuë auſſi des qualitez qui témoignent plus en eux de la compoſition que de la ſimplicité, puiſqu'elles ne leurs ſont pas particulieres. Et de fait, Meſſieurs doit-on croire qu'il n'y ait que le ſel qui ſe diſſolve en l'eau, puiſque le chriſtal de tartre, la gomme arabique, & la myrrhe s'y diſſolvent pareillement. Doit on croire que le ſel ſoit le ſeul ſujet des ſaveurs, puiſque preſque tous les mercures, & tou-

tes les huiles tirées des vegetaux & des animaux ont du goût, comme nous voyons dans l'esprit de tartre, & dans celuy de corne de cerf; dans l'huille de cloud de girofle, & dans celle de terebentine. Tout cela fait voir que ces matieres ne sont pas assez simples pour étre principes; & prouve admirablement bien qu'il n'entre rien autre chose dans leur composition que du phlegme avec des sels fixes & volatils; mais dont les differentes doses, avec leurs divers agencemens, forment diverses textures qui font differens mixtes. Je sçais que les Chymistes tirent ordinairement des corps jusques à cinq substances; d'où ils conjecturent qu'il y a cinq principes: Mais ils ne prennent pas garde que ces cinq substances ne sont que des

productions du feu même, dont les divers degrez apportent differentes variations aux corps ſur leſquels il agit; de ſorte que le plus ou le moins de feu leurs donne tantoſt ce qu'ils appellent ſel, tantoſt ce qu'ils appellent ſouphre, & tantoſt ce qu'ils appellent mercure; ce qui ſe fait, comme je vous ay dit, en changeant l'ordre, & la ſituation des ſels fixes & des ſels volatils avec les parties du phlegme; quelquefois même en changeant la figure de ces ſels, & les rendant de fixes volatils, ou de volatils fixes; ce qui arrive plus ſouvent qu'on ne penſe. Cette grande diſparité qui eſt entre tous les ſels, que l'on tire des vegetaux & des animaux (car pour des metaux ils me pardonneront, s'il leur plaiſt, ſi je ne crois point qu'ils en ayent

jamais tiré) est une forte preuve de ce que je dis ; & cette disparité se remarque bien par les differentes vertus de ces sels ; quelquefois méme par la contrarieté de leurs qualitez, comme nous voyons dans le sel de nitre & dãs le sel de tartre, qui ne peuvent demeurer dissous ensemble sans se tourmenter, ce qui cause leur ebulition. Nous voyons aussi qu'un même corps donne quelquefois deux sels contraires, comme le nitre de qui l'on tire un sel fixe & un sel volatil. On en tire méme quelquefois trois, comme de l'urine qui donne un sel volatil christalisé, un sel fixe, & une espece de sel armoniac, c'est à dire un sel composé du sel volatil de cette liqueur, & de son sel fixe, qui ressemble au sel commun. Enfin cette difference des sels

sels tant fixes que volatils se remarque, surtout dans les fixes, par la diversité de leurs figures que les uns ont de quatre angles, les autres de cinq, les autres de six, quelques uns de sept, & ainsi du reste; par la difference de leurs vertus medicinales, comme on voit dans les sels d'absinte, d'euphraise, de gazac, d'ambre, d'urine, & autres, dont les uns sont bons contre un mal, & les autres contre un autre; en un mot par la difference de leurs goûts qui sont plus ou moins acres; toutes lesquelles differences nous doivent faire conjecturer deux choses, ou que ces sels retiennent de la nature de leurs composez, ou que ce sont eux mémes de nouveaux composez que le feu a faits de quelques parties des mixtes d'où ils sont tirez, en dispo-

ſant ces parties d'une façon particuliere qui les diſtingue de tout autre mixte; & cela revient à mon opinion. Si le temps me le permettoit, je vous ferois voir auſſi tant de differences entre les huiles que l'on tire des mineraux, des vegetaux, & des animaux, que ce corps ne doit point paſſer pour principe, non plus que les ſels dont je viens de parler. En effet, Meſſieurs, on tire quelquefois d'un méme ſujet deux ou trois huiles differentes en goût, en odeur, & en effets. Monſieur Boile dit qu'il a tiré du ſang humain deux ſortes d'huiles qui ne pouvoient être mélées enſemble. Beguin rapporte auſſi qu'il a tiré du ſucre de Saturne deux huiles tout à fait differentes. Enfin il y a tant de diverſité parmi les

huiles qu'il faut être un peu credule pour se persuader que ce corps soit d'une nature simple & homogene. Il faut croire plûtost que ce sont differentes productions du feu, dont les divers degrez disposent diversement les sels volatils & les sels fixes avec les parties du phlegme. Et quant à ce qui regarde le mercure, comme les Chymistes ne nous expliquent pas bien ce que c'est, & qu'ils le confondent souvent avec le souphre & les sels volatils, ce que nous voyons dans les esprits de nitre, de vitriol, de sel marin, de vin, de corne de Cerf, & autres qu'ils prennent pour le souphre, ou pour le mercure de ces composez, je n'en puis rien dire sinon que tout cela me fait croire asseurément que cette substance

n'eſt autre choſe qu'un compoſé de phlegme & de ſels volatils. Ainſi nous n'aurons pas grande diſpute touchant ce corps, puiſqu'eux mêmes ne le comprennent que comme une ſubſtance fort volatile. Vous ne nous dites point, Monſieur, luy demanda Valere, quelle difference vous mettez entre le ſel & la terre. Tres-grande, repliqua le Chymiſte; parce que ſelon moy la terre eſt auſſi un composé qui ſouffre quantité de differences comme les autres. Il eſt conſtant qu'il y a une grande diſparité entre toutes les terres des corps; & que même on peut faire encore d'autres compoſez de ces terres, ainſi que nous voyons dans la teſte morte du vitriol de laquelle on tire encore du cuivre. Mais pour vous faire voir

bien clairement qu'il y a grande difference entre ces deux corps, c'est que quand les terres n'ont pas beaucoup de sel, elles ne sont pas propres aussi à faire du verre; comme on en voit beaucoup qui n'ont de sel qu'autant qu'il en faut pour lier leurs parties: Mais parce qu'avec cela elles n'ont point de sel volatil, & qu'elles ont peu de sel fixe, elles ne peuvent aussi estre mises dans le mouvement qui est necessaire à donner aux parties l'arangement qu'il faut pour faire des pores droits, & former le verre. Nous voyons beaucoup de ces terres, comme les cendres d'os, la chaulx de corne de Cerf, & plusieurs autres encore, desquelles on ne peut faire de verre, à cause du peu de sel qu'elles ont; & qui pour cet ef-

ſet reſiſtent tellement au feu que l'on en fait des creuſets. Or comme toutes ces cendres ſont fort diſſemblables entre elles, il y a apparence qu'elles ſont auſſi composées ; & que leurs differences ne proviennent que de ce qu'elles ont des parties fort differentes les unes des autres, tant par leurs figures que par leurs ſituations & leurs arrangemens. Je ſuis de l'opinion de Monſieur, pourſuivit Maxime. Il y a une grande diſparité entre toutes les terres ; & quoyque les terres privées de leurs ſels deuſſent être d'une même nature nous voyons pourtant que les cendres des bois privées de leurs ſels ſont differentes des cendres des os; ce qui fait voir qu'il y a de la compoſition dans ces terres. Nous voions

auſſi qu'elles ont toutes diffe-
rentes vertus, divers goûts, &
diverſes odeurs ; ce qui marque
encore de la compoſition. Pour
moy je crois, interrõpit Oronte ;
que la terre, comme le ſel, le
ſouphre, & le mercure, n'eſt rien
qu'une production du feu dans
la matiere, je veux dire dans
l'eau, dont le feu change, altere,
& tranſpoſe les particules de tel-
le ſorte qu'elles ſe font tantoſt
terre, tantoſt ſel, tantoſt ſou-
phre, & tantoſt mercure, ſelon
la ſituation, l'arrangement, &
la figure que les parties pren-
nent. Ainſi l'on peut dire que
l'eau eſt le ſeul principe de tous
les corps, qui ne ſont rien que
des eaux dont les parties ſont di-
verſement figurées & arrangées:
& ce qui le prouve clairement
eſt que tout ſe change & ſe re-

foult en eau; Tout en eſt produit & nourri; ce que les experiences d'Helmont, de Rondelet, & de l'illuſtre Monſieur Boile ont fait connoitre à tout le monde.

Rapport de deux Lettres de Monſieur le Chevalier Bory à Monſieur Bartolin, dans la premiere deſquelles il eſt examiné, ſi la ſubſtance du cerveau eſt graiſſeuſe. De la graiſſe. Diverſes obſervations ſur ce ſujet.

APrés qu'Orõte eut ceſſé de parler de Periandre, voiant que l'on ne diſoit plus rien ſur ce ſujet reprit la parole, & continua de la ſorte. Voicy deux Lettres du Chevalier Bory à Monſieur Bartolin, dans l'une deſquelles il traitte de la ſubſtance du cerveau, *An ſit pin-*

guis, vel non ; & dans l'autre il propose deux secrets pour reparer les humeurs de l'œil, & même plus parfaitement qu'elles n'estoient. Ce Chevalier veut que le cerveau soit graisseux ; & pour le prouver il dit qu'il n'est blanc que parce qu'il est gras. Il faudroit convenir de ce que c'est que gras, dit Eudoxe. Le gras, ce me semble, repartit Maxime, est une matiere où il y a des parties épaisses embarrassées & arrétées par des parties rameuses de figures inégales, qui contiennent en soy beaucoup de corpuscules subtils & faciles à prendre feu, lesquels sont comme emprisonnez dans cette matiere liée & embarrassée. Puisque le souphre est gras, repartit Oronte, j'aimerois mieux dire avec Monsieur (parlant du Chymiste)

que la graisse n'est autre chose qu'un phlegme qui contient beaucoup de sels volatils, & de qui outre cela les parties sont embarrassées par une certaine quantité de sels fixes, dont les figures sont propres à causer cet embarras. Et moy, poursuivit Periandre, je croy que la graisse n'est rien qu'une grande quantité de matiere subtile renfermée dans de la matiere du troisiéme Element; laquelle matiere subtile étant mise en mouvement écarte l'autre, la separe, & produit ce que nous appellons feu, je veux dire chaleur & lumiere. Toutes ces definitions reviennent à la même chose, repartit Valere; c'est pourquoy je les crois toutes bonnes; & je ne voudrois pas m'arréter davantage sur ce sujet; parce qu'en effet il y a

apparence que la graiſſe eſt un corps qui contient beaucoup de matiere ſubtile embarraſſée dans une matiere groſſiere, dont les parties ont des figures propres à faire cet embarras. Tout ce que l'on peut dire icy eſt qu'il y a une grande diverſité de graiſſes, à toutes leſquelles il faudroit appliquer cette definition : & même celle du cerveau, qui a donné lieu à ce diſcours, eſt d'une nature particuliere & fort diſtincte des autres. Il ne faut pas ſe tromper icy, répondit Periandre. Tout ce qui eſt épais & lié n'eſt pas gras. La graiſſe à proprement parler n'eſt qu'une humidité huileuſe, ou pour mieux dire une huile même qui ſouffre difference ſelon le plus ou le moins de matiere épaiſſe & de matiere ſubtile, & ſuivant les

diverſes ſituations de leurs parties.

Du Sperma ceti, ce que c'eſt, & ſon origine.

IL eſt certain que le cerveau contient beaucoup de cette ſubſtance huileuſe ; ce qui eſt prouvé par le *Sperma ceti* que le Chevalier Bory & beaucoup d'autres prennent pour la ſemence de la Baleine ; mais ils ſe trompent. Car ce que nous appellons *ſperma ceti* n'eſt autre choſe que le marc de la cervelle de cette beſte, lequel reſte dans les ſacs au ſortir du preſſoir. On le peut méler avec des matieres huileuſes ; & c'eſt auſſi avec quoy les Parfumeurs, qui ſont fripons, augmentent leur huile de Jaſſemin & leur eſſen-

ce de roſes, principalement cette derniere qui a un corps épais comme celuy de l'huile d'olive quand elle eſt figée; parce que ce marc, qui eſt fait comme du talc en poudre groſſiere, augmente beaucoup le volume de cette eſſence. Cependant pour vous montrer que le *ſperma ceti* n'eſt point la ſemence de la Baleine, c'eſt que quand ce poiſſon fraïe il jette une ſemence ſi puante qu'on la ſent de fort loin comme une odeur inſuportable; au lieu que le *ſperma ceti* ne ſent point mauvais. Ainſi ce ne peut être la ſemence de cet animal; dont je me ſuis fort éclairci à S. Jean de Lus avec des Baſques qui avoient été ſouvent à la pêche des Baleines, ſur leſquelles j'appris d'eux quantité de particularitez fort remarquables que

je diray en temps & lieu. Ce que j'ay veu en Angleterre confirme vôtre pensée, continua le Chymiste. Une Baleine blessée de quatre coups de canon échoüa dans la Tamise; & l'on tira de sa cervelle une prodigieuse quantité d'huile qu'un Epicier acheta avec le marc. Or parce que toute cette graisse ou huile sortit de la cervelle de ce poisson, cela me fait croire que le cerveau n'est qu'une graisse; mais que ce *sperma ceti*, que vous prenez pour le marc de céte cervelle pressée, soit le vray sperme de la Baleine, je ne le puis croire non plus que vous, encore que ce soit l'opinion commune. Il n'y a pas d'apparence aussi, répartit Eusebe; & je croirois plus volontiers que la semence de cét animal est une matiere grasse &

onctueuse que l'on voit quelquefois flotter sur les eaux. Lors que j'estois à Nantes, adjoûta Maxime, j'y vis des gens qui mangeoient certains poissons appellez ver de mer, qu'ils disent estre formez de cette matiere que l'on croit estre la semence de la Baleine. Je m'en rapporte à ce qui en est, car la chose est trop difficile à connoître.

Si le cerveau est gras

CEpendant j'ay bien de la peine à me persuader que la substance du cerveau soit grasse, encore que l'on tire tant d'huile de celuy des Baleines; parce que nous voyons par experience que la cervelle de quantité d'animaux terrestres est tou-

te pleine de ſel acide, qui eſt une matiere fort opposée à la graiſſe; & de fait il eſt conſtant que les cuilliers d'argent noirciſſent dans la cervelle de veau, ſi elles y demeurent quelque temps; ce qui fait voir l'acidité de cette ſubſtance. Neanmoins, repliqua Periandre, j'ay veu une femme qui eſtant yvre avoit eſté brûlée, & dont la cervelle fut toute conſommée; d'où l'on peut inferer que c'eſt une matiere combuſtible, & par conſequent huileuſe. Je ne doute point que le cerveau ne ſoit gras, pourſuivit Euſebe; mais j'ay peine à croire qu'il ne ſoit blanc que parce qu'il eſt gras, ainſi que dit le Chevalier Bory; puis qu'il devroit plutoſt être jaune comme le ſouphre, qui eſt le principe même de toute graiſ-
ſe;

& que d'ailleurs nous voyons beaucoup de choses blanches qui neanmoins ne sont pas grasses, comme l'alun brûlé, la neige, & beaucoup d'autres assez connuës. Je doute fort que le souphre soit gras, luy repliqua Valere; puis que l'on en tire un esprit extrémement acide, & par par consequent fort contraire à la graisse. J'en montreray pourtant quand on voudra la graisse, répondit le Chymiste. Cela estant je n'ay rien à dire, repartit Valere, sinon que toute autre couleur convient à la graisse plutost que la blanche. Le souphre poussé à bout dans le feu devient noir. Il me semble que le souphre est plutost rouge que jaune, interrompit Oronte. Cela ne fait rien contre moy, repliqua Valere; puisque mon in-

tention n'eſt que de prouver que la blancheur ne provient pas de la graiſſe, comme veut le Chevalier Bory ; & par conſequent que cette blancheur dans le cerveau eſt celle d'une pituite, & non pas celle du cerveau méme pris pour cette matiere graſſe dont il eſt queſtion maintenant. Nous voyons pourtant que le laict de ſouphre eſt blanc, luy repartit Euſebe ; & par conſequent la blancheur ſe trouve avec la graiſſe. Elle ſe peut trouver avec elle, répondit le Chymiſte, mais non pas dans elle comme dans le propre ſujet auquel elle ſoit neceſſairement attachée. Je ne trouve point d'inconvenient à croire que la blancheur ſe puiſſe trouver avec la graiſſe dans une méme matiere, dit Periandre : mais parce que

pour le prouver il faudroit examiner à fond de quelle maniere se font les couleurs, ce que l'on a fait icy autrefois, & que d'ailleurs le temps nous presse, nous passerons à la seconde Lettre du Chevalier Bory, où il promet de reparer entierement les humeurs de l'œil avec de l'eau de Chelidoine pour les yeux bleus, & avec de l'eau où l'on fait infuser de l'acier pour les yeux noirs.

Dans la seconde Lettre il est traitté d'un secret de reparer les humeurs de l'œil. Si cela se peut. Diverses Observations sur ce sujet.

IL dit qu'il en a fait cent experiences sur les bestes, & qu'il n'est pas moins asseuré d'y

reüssir sur les hommes. Il coupe l'œil transversalement : puis il en exprime les humeurs ; aprés cela il y jette son eau de Chelidoine ou d'acier qui abreuve les membranes, penetre à travers, & remplissant la place des humeurs naturelles rétablit si bien la veuë que quelquefois on voit mieux qu'auparavant, *& oculus ut gemma fulget* ; ce sont ces propres termes. Je ne le crois point, repartit Oronte ; car quand on oste les humeurs de l'œil on rompt les fibriles qui les tiennent toutes attachées ensemble, & qui particulierement suspendent l'humeur cristaline ; & l'on les rompt si bien qu'il est impossible de les remettre dans la méme assiette ; de méme qu'en exprimant l'humeur qui est dans un grain de raisin, on brise telle-

ment tous les petits filamens qui tiennent & lient cette humeur qu'il eſt impoſſible de la raccommoder comme elle eſtoit auparavant. Ce n'eſt pas le tout, interrompit Periandre. Le Chevalier Bory aſſeure que l'ouverture qu'on fait à l'œil, pour en oſter les humeurs, ſe referme ſi bien qu'il n'y paroiſt pas même de cicatrice. Je ne crois point tout cela, répondit Valere ; encore qu'on puiſſe dire que l'inciſion eſtant faite ſans déperdition de ſubſtance, & ces membranes eſtant tres-déliées, elles ſe peuvent reünir ſans qu'il y paroiſſe. Mais croyez-vous que le criſtalin ne ſe puiſſe pas reparer, luy demanda Periandre, & que même on ne puiſſe voir ſans criſtalin. Pour moy je ſçais par experience que le criſtalin ſe repare,

& que l'on voit avant qu'il ſoit refait, mais on voit confuſément. Je le ſçais par l'exemple d'un Marchand à qui une balle de jeu de paulme avoit fait ſortir le criſtalin hors de l'œil, & qui neanmoins ne laiſſoit pas de voir un peu de cet œil là. Cela peut-eſtre, Monſieur, luy repartit Euſebe. Je connois une perſonne à qui la même choſe eſt arrivée. Je dis bien plus: On pourroit au lieu de criſtalin ſe ſervir d'un petit globe de verre de la figure de cette humeur, dont peut-être il feroit fort bien l'office, en tranſmettant les objets avec de pareilles refractions: Mais de croire que les trois humeurs oſtées de l'œil puiſſent eſtre reparées avec un peu d'eau, c'eſt ce que je ne puis me perſuader; parce que

c'est un grand ouvrage où il y a trop à refaire. En effet il n'y a pas d'apparence qu'une même pfueur puisse en si peu de temps reparer les trois humeurs de l'œil, qui sont d'une substance tout à fait differente ; & quoy que cette liqueur fût assez subtile pour penetrer au travers les membranes, elle ne pourroit tout au plus que reparer l'humeur aqueuse. On me dira peut-être qu'un même aliment se convertit en toutes les differentes parties de nôtre corps, comme en chair, en os, en cartilages, en moëlle, & autres ; mais outre qu'il faut un temps considerable pour ces transmutations, la partie de l'aliment qui devient os par exemple, s'y convertit, parce qu'elle entre dans la substance de l'os, où elle trou-

ve un ferment capable de la coaguler, de l'endurcir, & de la convertir en cette substance; que celle qui est portée dans les chairs y trouve aussi un ferment capable de la convertir en chair. Mais il n'en est pas de même des eaux instilées dans l'œil, puisque par la supposition les humeurs estant entierement evacuées ces eaux ne trouveroient pas un ferment ou du moins une vertu capable de les convertir en l'humeur cristaline & en l'humeur vitrée ; outre qu'il faudroit que la portion qui se convertiroit en l'humeur cristaline eût l'esprit de se mettre au devant de l'humeur vitrée, comme elle y doit estre naturellement : & ce qui me paroist icy fort mysterieux est que le Chevalier Bory veut que l'eau d'acier

d'acier ſoit pour les yeux noirs, & l'eau de Chelidoine pour les yeux bleus; mais je ne puis comprendre comment il y peut avoir une ſi grande difference entre les yeux d'un même animal pour une ſimple difference de couleur qu'il faille pour les uns une eau metallique, & pour les autres une eau de plante; qui ſont des corps d'une famille tout à fait differente, comme parlent les Chymiſtes. Que ſi cela eſt, j'avoüe que j'ignore le myſtere; & il faut que Monſieur Bory ait entré bien avant dans le détail de cet artifice. Mais qu'avez vous à dire, repartit Periandre, aprés l'experience que nous avons fait ſur un chat à qui ayant fendu l'œil, & en ayant fait ſortir les humeurs, nous y mîmes de l'eau du Che-

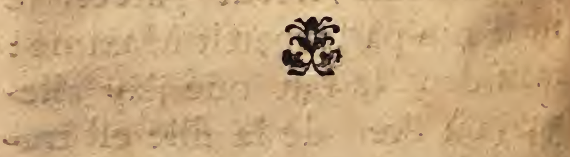
valier Bory, de ſorte que le lendemain il voyoit auſſi clair de cet œil, qu'avant qu'on le luy eût crevé. Cela peut arriver, repartit Euſebe : Mais il provient de la nature de l'œil du chat, dont les humeurs peut-eſtre ſe reparent tres-aiſément ; c'eſt pourquoy je crois que la même choſe fut arrivée, quand on n'y auroit point mis de cette eau. Vous avez raiſon, repliqua Periandre. Nous crevâmes les deux yeux de cet animal, & en fiſmes ſortir les humeurs, enſuite dequoy nous mîmes de cette eau à l'un & n'en mîmes point à l'autre; & neanmoins nous trouvâmes le lendemain les deux yeux égaux, je veux dire que le chat voyoit fort bien de l'un & de l'autre. Il eſt certain que cela ſe fait auſſi dans l'homme. L'hu-

meur qu'on luy a tirée de l'œil y revient en peu de temps, ce que je sçais par l'experience de Monsieur le Duc de N...... dont j'ay esté Medecin. Ce Duc eut autrefois l'œil crevé avec une épine, laquelle fit une ouverture ronde qui ne se put consolider. Or quand son œil estoit plein il se vuidoit de temps à autre, & devenoit tout flétri; mais il se remplissoit de luy-méme en trois jours seulement. Toute la compagnie fut fort aise d'apprendre ces experiences; & témoigna par ses acclamations qu'elle ne recevoit pas moins de contentement à se desabuser du mensonge qu'à rechercher la verité. Il faut avoüer, Messieurs, leur dit Periandre, que si l'on n'apporte des experiences bien verifiées,

on n'a point de foy pour les propositions qui sont tant soit peu soupçonneuses; comme celle du Chevalier Bory. Cependant, interrompit Eudoxe, il se vante d'avoir pratiqué son secret sur quantité de bêtes; & il dit qu'il l'a veu faire aussi en Italie, où il a appris ce secret. Je ne sçais pas ce que peut faire là-dessus le Chevalier Bory, poursuivit Maxime: mais je sçais bien qu'un tres-habile homme en ce métier s'est depuis peu vanté dans Amsterdam de rétablir l'œil d'une jeune fille qui l'a tout à fait monstrueux par quantité de cicatrices, par le vice des humeurs, & par la contraction des muscles qui la rendent louche? Ne sçavez-vous point ce qu'il fait pour la guerir, luy demanda Periandre.

Non, Monſieur, repliqua Maxime; mais je ne crois pas la choſe abſolument impoſſible, puiſqu'il ſe peut ſervir de quelque remede qui corrigeant le vice des humeurs redonne à l'œil ſa fonction ordinaire. Mais s'il guerit auſſi les louches il faut que ce ſoit par un autre moyen que par celuy qui eſt en queſtion, dit Euſebe; car enfin ſi les ſtrabiſmes proviennent quelquefois du vice des humeurs, il eſt certain auſſi que ſouvent ils n'en procedent pas; & que c'eſt un defaut de la Nature qui accourcit un muſcle plus que l'autre, ſans que pour cela les humeurs ſoient gâtées. Je ne le nie pas, repartit Maxime: mais dans le fait que j'ay allegué, où l'œil de la fille eſt travaillé d'une eſpece de ſtrabiſme,

il y a toute apparence que les humeurs en sont tout à fait dépravées ; & que cette dépravation est cause de la difformité de ses parties. Il me semple, adjoûta Valere, que puisque tous les louches sont myopes, je veux dire puis qu'ils ont tous la veuë courte, il faut necessairement qu'il y ait du vice dans les humeurs de leurs yeux. On ne vous accorde pas que tous les louches ayent la veuë courte, ny qu'ils ayent aussi les humeurs de l'œil gâtées, répondit Periandre, de qui le sentiment fut suivi de toute l'assemblée.



Que pour mieux extraire l'eau des plantes il faut se servir du feu du fumier de la plante méme dont on extrait l'eau.

CEpendant comme Periandre vit qu'on ne disoit plus rien sur ce sujet, il dit que le Chevalier Bory ne se servoit point d'autre feu, pour tirer l'eau de chelidoine, que de celuy du fumier de cette plante méme putrefiée ; parce, dit ce Chevalier, que c'est le meilleur moyen d'extraire l'eau des plantes. Sa raison est que le feu ordinaire en decomposant les plantes leur transmet aussi quelques parties des autres corps qui luy servent d'aliment, ce qui rend les eaux impures ; au lieu que quand on se sert du

ſeu du fumier de la plante méme, outre que ce feu ne peut rien tranſmettre d'étranger dans l'eau que l'on veut tirer d'une plante, puiſqu'il vient du corps méme de la plante, qui ſe pourriſſant ſe fermente, s'agite, & s'échauffe, c'eſt auſſi qu'eſtant tres-moderé par cette méme raiſon ſon mouvement ne peut faire autre choſe peu à peu qu'une veritable ſeparation des parties de la plante, ſans les alterer davantage. Cette invention me ſemble bonne adjoûta Periandre; & je crois que ce ſeroit fort bien fait de ſe ſervir du feu provenant du fumier des plantes mêmes que l'on veut diſtiler; puiſqu'en effet il y a apparence que par ce moyen il ne ſe méleroit rien d'étranger à la plante que l'on diſtile. Tout le

monde ſçait que le feu fait avec d'autre matiere que celle qu'on diſtile n'apporte pas moins de changement aux corps diſtilez, en leur tranſmettant de nouvelles parties des ſubſtances qui luy ſervent de ſujet, qu'en changeant la ſituation, l'arangement, & la figure des parties de ces mêmes corps. Ainſi l'on remedieroit à cet inconvenient ſi l'on ne ſe ſervoit que du feu de fumier des plantes mémes pour en tirer l'eau toute pure. Quoyqu'il en ſoit le ſieur Bory dit encore que pour conſerver ſon eau de chelidoine il y faut méler du camphre; & que pour bien faire ſon eau d'acier il faut méler l'acier avec de l'eau de pluye; puis les mettre dans un refrigeratoire, & les pouſſer enſuite à petit feu.

Description d'un mal de veuë fort extraordinaire, sur lequel on avoit consulté l'Academie. De la cause de ce mal. Divers raisonnemens sur ce sujet.

CEpendant, Messieurs, pour ne nous pas arréter davantage sur ce sujet; & pour ne pas aussi sortir de la matiere des yeux, je vais, afin d'employer le peu de temps, qui nous reste, vous proposer un mal de veuë fort considerable, sur lequel chacun dira son sentiment. C'est un homme âgé de soixante & trois ans qui en suitte d'une maladie, où il a esté saigné neuf fois, a une foiblesse de veuë tres particuliere: car quand il regarde droit à l'horison ou en bas avec les deux yeux

ouverts il voit confusément; quand il ferme un œil il voit bien de l'autre: quand il regarde en l'air il voit fort bien: quand il met la main entre les deux yeux, ensorte que les doigts serrez l'un contre l'autre, & la main ouverte l'index soit le long du nez jusques au front, il voit aussi tres-bien: & quand il a leu une ligne ou deux la veuë luy manque. Voila, Messieurs, un étrange defaut de veuë, dont il n'est pas aisé de trouver les causes. Vous avez raison, Monsieur, luy dit Eusebe. Il est tres-difficile de donner les raisons de tant de changemens qui arrivent à la veuë de cette personne. Neanmoins je ne laisseray pas de me hazarder à en dire mes conjectures; & je commenceray par le second pheno-

mene qui est que quand le sieur. . . . . . ferme un œil il voit tres-bien de l'autre. Je sçais que d'abord on me dira qu'il n'y a pas dequoy s'étonner de cela, puisque fermant un œil les esprits visuels retournent à l'autre, & en augmentent la veuë; ce qui se confirme par la *dilatation* de la pupille qui arrive alors. Cette raison semble devoir satisfaire; mais le troisiéme phenomene la détruit; qui est que quand il regarde en *l'air* avec les deux yeux il voit mieux que quand il regarde en bas; & toutefois quand on regarde en bas les pupilles des deux yeux se dilatent, comme fait la *pupille* d'un œil, lors que l'on ferme l'autre: ainsi le sieur de . . . . . . devroit mieux voir des deux yeux quand il regarde en bas,

cõme il arrive quand il ferme un œil, puiſque la pupille ſe dilate en l'une & en l'autre maniere de voir. Il ne faut pas s'étonner non plus ſi le ſieur de . . . . . . ne peut lire deux lignes que la veuë ne luy manque, puiſqu'il a eſté malade & ſaigné neuf fois à l'âge de ſoixante & trois ans. Il me ſemble que cela eſt aſſez capable d'épuiſer la matiere des eſprits viſuels. Pour ce qui eſt des autres accidens, je crois qu'ils ne dépendent pas ſeulement du defaut des Eſprits ; mais qu'il faut, pour en trouver les cauſes avoir recours à la direction des raions viſuels, qui ne ſe fait pas aux deux yeux du malade d'une méme maniere ; je veux dire qui ne ſe rencontre pas en un méme point à cauſe que les humeurs cryſtalines ne ſont plus vis à vis

l'une de l'autre, comme elles estoient avant que ces accidens arrivassent. La raison de cela est que les fibres de la retine des deux yeux, lesquels viennent du nerf optique & tiennent les humeurs, sont relaschez par le defaut d'esprits, ou méme par une humidité superfluë ; ce qui fait que la situation des humeurs crystalines est changée ; & ainsi les raions visuels, au lieu de se joindre fortement & également ensemble, s'éloignent un peu l'un de l'autre ; si bien qu'ils font leur effet chacun à part, & se portant en diverses parties de l'objet, ils le font voir avec confusion, comme ils sont confus ensemble. Que si ces humeurs estoient encore plus separées l'une de l'autre le malade verroit deux objets. Cependant

quand le ſieur de . . . . . . ferme un œil il voit moins confuſément les objets, parce qu'il n'y a qu'un raion qui n'eſt point embarraſſé de l'autre ; ce qui eſt cauſe qu'il fait ſon effet avec liberté. Et lors qu'il met la main entre les deux yeux, il voit auſſi plus diſtinctement, dont la raiſon, ce me ſemble, eſt qu'encore que les deux yeux ſoient ouverts, neanmoins c'eſt comme ſi on les fermoit l'un aprés l'autre, puis qu'ils voyent chacun un objet different, & que chaque raion a ſa direction particuliere ; ce qui ſe voit facilement ſi l'on ferme un œil en mettant la main entre les deux ; car alors on ne verra plus l'objet que l'on voyoit de cet œil, lors qu'il eſtoit ouvert, ou ſi l'objet eſt grãd on n'en verra plus la partie qui eſt du coſté

de l'œil fermé, & ainsi de l'autre œil. Enfin quand le sieur de ...... regarde en haut des deux yeux il voit encore avec moins de confusion que quand il regarde droit ou en bas; ce qui provient de ce qu'alors ou il leve les yeux en haut, ou il leve la teste, ou pour mieux dire il leve la teste & les yeux; d'où il arrive que les deux humeurs crystalines se remettent en leur situation naturelle, se reposent, & portent à plomb sur le milieu de la retine, & sur le centre de l'orbite; le relâchement des fibriles de la retine n'estant pas si grand que les humeurs cristalines ne puissent reprendre leur place, lors qu'on leve ainsi les yeux & la teste. Voila mon sentiment touchant cet étrange defaut de veuë. Vostre sentiment est

eſt tres-raiſonnable, repartit Oronte. Cependant je ne puis croire avec vous que les frequentes ſaignées ayent affoibli la veuë du ſieur de .... & ce qui m'empéche de le croire eſt l'exemple d'une Religieuſe de ma connoiſſance âgée de plus de ſoixante ans, laquelle fut ſaignée plus de cinquante fois dans un an pour un Eryſipele à la jambe qui revenoit tous les huit jours avec un feu de charbon ; & neanmoins elle eut la veuë plus libre & plus nette au bout de l'an, quoy qu'elle crût que la ſaignée la luy feroit perdre. Il ne faut pas non plus, lors qu'on voit clairement & diſtinctement les objets viſibles d'un des deux yeux, l'autre eſtant fermé, & que ſe ſervant des deux yeux en méme temps la

veuë eſt confuſe, il ne faut pas, dis-je, en chercher la cauſe dans la conformation interieure de chaque œil; mais il la faut chercher dans cette liaiſon qui forme l'unité de la viſion d'un objet, quoyque reçu dans deux organes differens. Or il eſt conſtant que cette unité d'action ſe forme en nous par une longue habitude & un continuel exercice qui repreſente le méme objet toujours dans une certaine partie de la retine; en ſorte que ſi nous changeons cet ordre familier, & ſi nous faiſons tomber les eſpeces d'un ſeul objet en d'autres parties de la retine que celles où elles ont accoûtumé de tomber, la viſion ſe fait double & confuſe; ce qui arrive manifeſtement ſi l'on change la ſituation d'un œil, ou de tous les

deux, ſoit en haut ou en bas, ſoit de coſté; & l'on a veu des perſonnes qui par bleſſeure, ou par maladie ont dans la ſuite du temps reformé ce defaut de veuë, quoyque l'œil n'eût pas repris ſa premiere ſituation. Je crois donc que la maladie du ſieur de...... & non pas la ſaignée, a fait une eſpece de ſtrabiſme, & a affoibli les parties externes de l'œil, qui aident à le ſoûtenir en ſa place, & qui contribuent à ſon mouvement, comme ſont les ligamens & les muſcles: ainſi ces parties s'étant relâchées ne peuvent plus contenir l'œil ny le mouvoir à propos pour être dans la ſituation ordinaire & requiſe à recevoir les eſpeces d'un méme objet, d'où il arrive que la viſion n'eſt plus diſtincte, & que méme el-

le est quelquefois double. Il suffit aussi que cette foiblesse se trouve en un œil seul pour n'aller pas de concert avec son compagnon. Voila comme je crois, la seule cause de tous les accidens du defaut de veuë du sieur de...... Car quand il regarde droit & en bas avec les deux yeux il voit confusément, parce que l'œil estant relâché il n'a pas la force de se soûtenir en une situation droite & ferme; & sa pesanteur aide à l'alonger quand il regarde en bas. S'il regarde en l'air, j'entens en haut, pour faire opposition aux deux manieres precedentes, il voit tres-bien, parce que l'œil se retire en dedans par sa pesanteur. Il voit aussi fort bien quand il ferme un œil, encore qu'il regarde en bas, parce que ce relâ-

lâchement de ligament, & cette production de l'œil ne change rien à la perception des especes visuelles. L'interposition de la main entre les deux yeux, qui empéche la communication des especes d'un méme objet dans chacun des yeux, confirme entierement cette pensée, & ne laisse plus rien à rechercher. Cependant il seroit bon de sçavoir si le malade dans la confusion de sa veuë voit quelquefois les objets doubles, ce qui seroit une parfaite conviction. Il me semble, dit Maxime, que ce qui empéche que le malade ne voye distinctement les objets, lors qu'il dispose ses yeux pour voir droit, je veux dire, comme je suppose, pour voir selon une ligne parallele à l'horison, qui soit à la hauteur de ses yeux;

ou bien lors qu'il les diſpoſe pour regarder au deſſous de cette ligne, auquel cas il panche un peu la teſte en bas, il me ſemble, dis-je, que la cauſe de ce defaut vient de ce que les nerfs optiques n'eſtant pas ſuffiſamment fournis d'eſprits pour quelques unes des cauſes cy-deſſus, ou pour toutes enſemble, il arrive que leurs filamens ne ſont pas tendus de la maniere qui eſt requiſe pour ſoûtenir également & à méme niveau les deux yeux; en ſorte que les axes viſuels, c'eſt à dire les deux lignes que l'on imagine paſſer du fonds de l'œil par le centre de chaque prunelle, ne ſe joignent pas en un méme point de l'objet, l'une paſſant au deſſous de l'autre: & d'autant que cette difference eſt inſenſible, l'eſpece viſible qui

vient à l'œil, n'est pas assez éloignée l'une de l'autre pour faire paroître l'objet double, ainsi qu'il arrive à ceux qui élevent tout le corps de l'œil avec le doigt. Mais elle n'est pas aussi assez de concert avec l'autre pour porter l'image dans la partie du cerveau qui correspond à sa compagne; d'où resulte cette distinction & netteté ordinaire dans laquelle nous appercevons les objets; & ainsi ils ne peuvent paroître ny doubles ny distincts, mais seulement confus. On peut croire méme que l'inégalité de cette tension des nerfs optiques peut faire que le chemin par lequel passe l'espece droite, par exemple, sera plus court ou plus long que celuy que fait l'espece gauche; & qu'ainsi l'impression ne s'en fera pas dans le

cerveau precisément en même temps, ce qui suffira pour causer quelque confusion, & empéchechera l'ame de connoître distinctement l'objet : & parce qu'elle tend d'elle-méme à le connoître clairement, ce desir fait naître un vain effort dans ces mémes nerfs qui ne peuvent executer les ordres de l'ame faute du secours des esprits, comme j'ay supposé : ainsi cela doit faire que cette confusion ne soit pas passagere, mais qu'elle dure. Lors que le malade regarde en bas, & qu'il panche un peu la teste, la méme chose peut arriver pour la même cause ; & méme il se peut faire qu'il voit encore plus confusément, & que l'un des deux yeux s'abaisse un peu plus que l'autre, quoy qu'insensiblement. Il est certain

aussi

auſſi qu'il entre dans les yeux moins de raions de lumiere, lors qu'on regarde en bas; ce qui peut rendre la peinture, ſinon plus confuſe en ſoy, du moins plus obſcure, ce qui eſt fort voiſin de la confuſion. Quand il ferme un œil il voit fort bien de l'autre, parce qu'il n'y a qu'une image qui ſoit transmiſe au cerveau, c'eſt à dire parce qu'il ne s'y fait qu'une ſimple impreſſion: ainſi les cauſes que nous avons conjecturées pouvoir faire la confuſion n'y ſont plus. Quand il regarde en l'air il voit tres-bien. Je ſuppoſe qu'il leve la teſte, & que dans cette ſituation les filamens des nerfs optiques ne peinent point; de ſorte que les deux yeux ſont ſoûtenus d'eux-mémes dans une aſſiette propre pour pointer juſte leurs

axes ſur un méme point de l'objet ; outre qu'il entre plus de raions dans les yeux, ou du moins ceux qui y entrent ſont plus directs, & par conſequent il voit beaucoup mieux. Il voit auſſi tres-bien, quand ſa main eſt poſée de la maniere qui a eſté marquée : mais à ce que j'obſerve cela dure peu. La raiſon pour laquelle il voit en cet état eſt que la main poſée ſur le nez luy ſert comme de mire, & dirige en quelque façon juſte les axes ; ce qui ſe fait, comme je crois, à une tres-petite diſtance ; & bien que ce ne ſoit pas le deſſein de l'ame de ſe ſervir de ce ſecours, cela arrive neanmoins, parce que la main eſt également proche des deux yeux ; ce qui fait qu'ils ſe contournent comme pour la voir,

enſuite dequoy ils ſe trouvent diſpoſez à voir un peu plus loin. Mais comme cela ne produit pas d'eſprits davantage, & que cette ferme ſituation des deux yeux en demande, il eſt neceſſaire que la veuë manque bien toſt. J'ay peur moy-méme qu'elle ne m'ait manqué en cette occaſion, & que je ne l'aye pas euë aſſez perçante pour découvrir la veritable cauſe de ces phenomenes ſi ſinguliers. Quoy qu'il en ſoit quand on eſt avec des perſonnes qui ſe payent de bonne volonté, on ne ſçauroit mal faire d'eſſayer de dire le moins mal qu'on peut. Vous avez tres-bien dit, luy repartit Periandre: mais vos ſentimens reviennent tous à la méme choſe.

De la Cataracte: D'où elle provient.

CEpendant je m'étonne que quelqu'un n'ait attribué ce defaut de veuë à des cataractes qui n'occupent que la partie inferieure de la pupille, & laissent la partie superieure libre; je veux dire qui n'occupent que la moitié du trou de l'uvée par en bas, ce qui fait que le malade voit mieux en haut qu'en bas; & qu'il ne peut pas voir les deux yeux estant ouverts comme d'un seul; parce que comme il est tres-difficile que les deux cataractes occupent precisément autant du trou de l'uvée d'un œil que de l'autre, cela fait que les raions de l'objet ne peuvent pas étre reçus également des deux

yeux. Il n'eſt pas croyable, répondit Maxime, que la cataracte n'occupe que la moitié de la pupille, puiſque ce vice de l'œil provenant de l'opacité de l'humeur criſtaline, il eſt difficile de concevoir que cette humeur qui eſt en une ſi petite quantité, pût ſe flêtrir ſeulement a moitié. Tout le monde ne croit pas avec vous, que la cataracte ſoit un vice de l'humeur cryſtaline luy repartit Euſebe. Je croïs plûtoſt qu'elle provient d'un ſang arteriel trop fumeux dont les fumées tiennent de la nature des exhalaiſons; je veux dire qui ſont viſqueuſes, gluantes, & terreſtres; ſi bien que quand elles ſortent par l'extremité des arteres capillaires, elles font comme de petits filets viſqueux; & de méme que

l'araignée forme ſa toile, elles formẽt à la fin un tiſſu, lequel devenant plus ſerré & plus épais empéche entierement la veuë. Il y a méme des cataractes qui ſont d'une matiere ſi pure qu'elles en ſont diaphanes, & font dans l'œil ce que les lunettes fõt au dehors. Je connois une femme qui a une cataracte à moitié formée, laquelle luy fait voir les objets plus gros qu'elle ne les voyoit auparavant. Elle me conſulta pour ſon œil malade, parce qu'elle ne voyoit pas ſi loin qu'à l'ordinaire; & il y a plus d'un an que ce changement luy eſt arrivé. Je croirois auſſi volontiers que c'eſt par cette cauſe que quelques vieillards ayant long temps porté des lunettes, & n'ayant pu lire autrement, ſont obligez de les quitter, & liſent fort

bien, ſans le ſecours de ces verres, parce qu'entre l'humeur cryſtaline, & l'uvée, ou la cornée il ſe forme d'une vapeur tres-pure des eſpeces de cataractes qui eſtant diaphanes, & ayant par hazard une figure pareille à celle des lunettes, c'eſt à dire eſtant plus épaiſſes au milieu qu'aux extrémitez, font au dedans de l'œil ce que les lunettes font au dehors. Je connois des vieillards à qui j'aurois dit qu'ils euſſent eu des cataractes à moitié formées s'ils ſe fuſſent plaints à moy de debilité de veuë; & de fait bien loin de s'en plaindre ils diſoient au contraire qu'ils avoient quitté les lunettes depuis quelque temps, & qu'ils liſoient auſſi bien qu'ils euſſent jamais fait; leurs yeux mémes me paroiſ-

ſoient de Verd de mer. Il ſeroit bien difficile de rendre raiſon de ces changemens par d'autre principe que celuy que je viens d'établir ; encore que je ne traitte que problematiquement de cette matiere, juſques à ce que j'en aye plus d'experience. Les Vieillards ont beſoin de lunettes, parceque, ſelon les Opticiens, l'humeur cryſtaline ſe ſeichant perd de ſa convexité naturelle, qui eſt reparée par une convexité artificielle telle qu'eſt celle des lunettes. Si cela eſt vray, comme il eſt difficile d'en apporter d'autres raiſons, il eſt certain auſſi que plus on vieilliroit, & plus cette humeur s'applatiroit, & par conſequent il faudroit augmenter la convexité des Lunettes, ainſi qu'il arrive à la

plusſpart. On peut me dire que c'eſt un cas particulier & rare : Il eſt vray : mais avec cela il doit eſtre auſſi inconcevable que l'humeur cryſtaline rajeuniſſe que tout le reſte du corps; je veux dire qu'elle recouvre ſa convexité telle qu'elle l'avoit dans la jeuneſſe. Je ſçais qu'on a ouvert les yeux d'un homme à qui l'on ne trouva point de cryſtallin, aprés luy avoir abbatu la cataracte : mais cela ne fait rien contre moy, parce que la perſonne pouvoit eſtre ſi vieille que l'humeur cryſtaline eſtoit tout à fait conſommée ; ce qui eſt tellement poſſible que ſuppoſé qu'on n'ait point trouvé le cryſtalin à cet homme, il faut de neceſſité qu'il ait eſté conſommé, puis qu'encore qu'il eut eſté abbatu, il n'eût pas du

moins esté tiré hors de l'œil; & ainsi l'on eût dû le trouver. Voila, Messieurs, les raisons qui m'obligent à croire que la cataracte n'est pas un vice du crystalin. Comme Periandre alloit repliquer à Eusebe, on le vint querir de la part de son Altesse, ce qui l'obligea de se lever, & de remettre ce discours à la huitaine.

FIN.





REFLEXIONS SUR l'usage des Remedes appellez cordiaux & fortifians, où par occasion il est parlé de ceux qui promettent de guerir toutes les fiévres continuës en un jour ou deux.

Par Maistre Nicolas Bailly Docteur en Medecine.

LEs Medecins Dogmagtiques pretendent avoir de l'avantage sur les Empiriques, en ce qu'ils n'ordonnent aucuns

remedes qu'ils ne connoissent la nature & la cause de la maladie ; & que les Empiriques se contentent de dire qu'ils ont un bon remede pour la pleuresie, pour les fiévres, pour la foiblesse d'estomach : & sans se mettre en peine des causes de ces maladies ou accidens. Il ne seroit pas difficile de faire voir que ces derniers ne reüssissent que par hazard, & que ce même hazard qui leur fait avoir quelque bon succés, leur fait faire souvent de mauvais coups ; mais comme ces Messieurs rejettent tous les raisonnemens, ce seroit n'être pas raisonnable que de vouloir raïsonner avec eux : mon dessein seulement est de faire voir que les Medecins dogmatiques ou rationnels, font souvent les mêmes fautes, &

que s'ils raiſonnent la pluſpart du temps avant que d'ordonner des remedes, ils en ordonnent auſſi quelquesfois ſans raiſonner. Il eſt vray que quand les Medecins rationels peuvent accuſer le deſordre des qualitez qu'ils appellent intemperie chaude ou froide, ſeche ou humide ; ils ne manquent gueres de le corriger par des remedes contraires, oppoſant des remedes échauffans aux intemperies froides, & des remedes rafraichiſſans aux intemperies chaudes, & ainſi du reſte ; mais comme il y a des maladies qui produiſent des accidens qu'on ne peut attribuer à ces ſimples qualitez, ils en ont avoüé des qualitez malignes & occultes & ont eu recours à des remedes appellez ſpecifiques, c'eſt à

dire à des remedes dont on ne connoissoit les effets que par la seule experience. On a donné à ces remedes des noms specieux: On les a appellez alexiteres, fortifians, & cordiaux; & ces noms ont donné une telle authorité à ces remedes, qu'il semble qu'ils ne puissent jamais faire que du bien aux malades. On croit que c'est assez de dire qu'il faut user de cordiaux pour fortifier, & cette façon de parler est si generale qu'on ne sçait, quand on y fait un peu de reflexion, ce qu'elle signifie. La pluspart des Medecins entendent par ce mot, de cordiaux, des remedes de substance subtile, & qui aussi-tost qu'ils sont dans l'estomach se portent par toutes les parties du corps, reveillent les esprits comme en-

dormis, ou reparent ceux qui ſont diſſipez. Ces remedes conviennent aux corps épuiſez, ou accablez de crapule & de cruditez, & ces mémes remedes nuiſent beaucoup aux corps échauffez & qui ne ſont foibles que par la trop grande agitation ou fermentation du ſang, & par le mouvement trop precipité des eſprits. Ainſi s'il y a de differentes cauſes de foibleſſe, il n'y aura point de fortifians ou cordiaux abſolument parlant; mais il faudra ſelon la difference de la cauſe de la foibleſſe ordonner de differens remedes. Je ſçay que les donneurs d'or potable me diront qu'il n'y a qu'à fortifier la nature, & qu'elle ſera capable de chaſſer tout ce qui luy nuit. Je ſouhaitterois que ces Meſſieurs me vouluſſent di-

re en quoy consiste ce qu'ils appellent nature. Il semble à les entendre parler que la vie de l'homme ne dépende que d'une seule chose qu'ils nomment humeur radicale, & qu'ils sçavent le secret de remettre cette humeur dans le corps aussi facilement qu'on remet du vin dans un tonneau. Ils ne se mettent guere en peine si les organes sont bien conformez: Ils se soucient fort peu si les fibres sont usez: Tout cela n'est pas considerable à leur égard; pourveu qu'ils parlent de teintures, d'élixirs, & d'or potable, ils font ouvrir les oreilles à ceux qui se contentent de grands mots; mais cõme je ne desire pas traitter presentement cette matiere en particulier, j'examineray seulement s'il y a des remedes qui puissent estre utiles

utiles dans toutes ſortes de debilitez. Indifferemment par ce mot de cordiaux ; on entend communément des remedes qui fortifient le cœur ; & ce mot de fortifier, auſſi bien que celuy de cordiaux, eſt ſi general qu'on ne ſçait encore preciſément ce qu'il ſignifie. Je comprens bien qu'une partie qui fait les fonctions qu'elle doit faire, & de la maniere qu'elle les doit faire eſt appellée forte, c'eſt à dire ſaine; mais comme ces fonctions dépendent de pluſieurs choſes, le moindre defaut affoiblit cette partie ; je veux dire eſt cauſe qu'elle n'agit pas comme elle avoit accoûtumé. Hippocrate definit ainſi la ſanté ; *Eſt hominis bona habitudo, natura quædam arte ſingulari à naturâ comparatâ, motum non alienum adhibens,*

ſed valde concinna, tum ſpiritu, tum calore, tum humorum concoctione, & in univerſum, ex omni victus ratione, reliquiſque omnibus comparata, niſi aliquod ab ortu & initio erratum fuerit : Et en un autre endroit il dit, *horum omnium, meatuum natura, per quos animus fertur, cauſa eſt, cujuſmodi enim ſunt vaſa, per quæ ſecedit, & ad quæ occurrit, & quibuſcumque commiſcetur, ejuſmodi homines ſentiunt.* Selon cette definition ou deſcription de la ſanté ; ſi la moindre des circonſtances qu'apporte Hippocrate vient à manquer, pour lors l'homme s'apperçoit qu'il y a du defaut dans ces actions, & appellant ce defaut du terme general de foibleſſe il demande quelque choſe pour le fortifier, de ſorte que ſi le Medecin n'entre pas plus

avant dans le détail de la cause de cette foiblesse, pour le choix des remedes, il n'en sçaura pas plus que le malade. On ne manquera peut-estre pas encore de dire icy qu'il y a des maladies malignes qui d'abord attaquent le cœur, & qu'on ne peut guerir sans ces remedes qu'on appelle cordiaux, parce qu'ils fortifient principalement ce viscere. Mais voyons ce qu'on doit entendre par maladies malignes. & ce que ces sortes de remedes doivent faire pour fortifier le cœur. Je ne crois pas qu'on veille que ces remedes corrigent quelque vice de la substance du cœur ou de ses ventricules ou de ses vaisseaux ; ou bien on nous doit expliquer non seulement quelles maladies peuvent arriver en ce viscere comme

partie organique ; mais aussi nous découvrir les signes de ces maladies , & les remedes qu'on y peut apporter ; ce que je crois tres-difficile , ou pour mieux dire impossible. Il reste donc à dire que les cordiaux doivent corriger ou un mouvement trop precipité du sang au cœur , par lequel le cœur est comme engorgé de sang, & ne le peut distribuer ny au cerveau ny aux autres parties du corps, qui par ce defaut tombent en defaillance ; & pour lors il faudra des remedes raffraichissans & qui arrestent par leur substance douce & incrassante ce mouvement excessif. La saignée est le plus prompt remede dans l'accez pour donner promptement de l'air aux vaisseaux, & diminuer la trop grande quantité de

ſang. Il ſe peut faire au contraire qu'un ſang trop épais ne pouvant couler qu'avec peine, fera la foibleſſe & les langueurs que nous voyons arriver aux Melancholiques. Il faudra pour guerir cette indiſpoſition des remedes oppoſez aux precedens, c'eſt à dire qui rendent le ſang plus fluide en le ſubtiliſant, ſans oublier la ſaignée neantmoins qui a icy ſon uſage auſſi bien que dans le premier cas, parce que les vaiſſeaux eſtant deſemplis le chyle s'y porte plus facilement, & fait un nouveau ſang qui eſt bien moins épais que celuy qu'on en a tiré. Nous voyons de ces ſortes de ſyncopes qu'on appelle vulgairement des ſaiſiſſemens, & qui arrivent d'ordinaire aux femmes, par quelque grand déplaiſir ou emporte-

ment violent, qui ne reçoivent point de plus prompt ſoulagement que par la ſaignée. Il eſt vray qu'on donne quelquefois en ces accidens des remedes de ſubſtance tendue & ſubtile, qui ne ſont pas inutiles ; mais la ſaignée y eſt abſolument neceſſaire, & eſt en ce rencontre un vray cordial, ſi l'on a égard à l'effet qu'elle produit. Il arrive des défaillances dans les grandes joyes, qui ſe gueriſſent plûtoſt par de l'eau fraîche avallée ou jettée ſur le viſage que par de l'eſprit de vin, des eaux cordiales, ou de la theriaque. Il en eſt de méme des foibleſſes qui arrivent dans les lieux trop chauds & étouffez, comme dans les grandes aſſemblées en Eſté. Le vin que quelques-uns appellent le cordial des cordiaux augmente

ſouvent ces défaillances plûtoſt qu'il ne les guerit ; & ne voyons nous pas méme qu'il affoiblit tellement par ſon excez, qu'il reduit l'homme à ne pouvoir ſe ſoûtenir, & qu'il n'affoiblit pas ſeulement les fonctions du corps, mais auſſi celles de l'eſprit. Il eſt aiſé de conclure, ſuppoſé tout ce que je viens de dire, que l'uſage des cordiaux & des remedes appellez ſpecifics à ſes mauvais effets comme celuy des autres remedes, & qu'on ne doit pas ſe contenter de dire qu'il faut un cordial pour cette maladie ; mais qu'il eſt neceſſaire de ſçavoir de quelle nature de cordial il ſe faut ſervir, ou pour mieux faire on doit croire qu'il n'y a point de cordiaux abſolument parlant, mais que les remedes peuvent meriter ces

noms ſeulement, lorſqu'ils ſont ordonnez ſelon la cauſe de la maladie ou de la foibleſſe; ainſi tout remede qui guerit eſt un vray cordial. Je me ſouviens qu'eſtant Medecin de l'Hôpital de l'armée au dernier ſiege de Landrecis, il me tomba un malade entre les mains, qui depuis six ſémaines ſe plaignoit d'une foibleſſe de tout le corps ſans fiévre, & tomboit ſouvent en ſyncope avec des ſueurs froides. Un Medecin de Paris luy avoit fait prendre quantité de theriaque, d'eau theriacale, de confection d'alkermes & d'autres remedes de cette ſorte. Ce pauvre malade me diſt que depuis qu'il prenoit ces remedes il ne dormoit point, & eſtoit ſi alteré qu'il ne trouvoit rien qui appaiſaſt ſa ſoif. Je luy donnay quinze grains

grains de *crocus metallorum* dans un boüillon, qui luy firent jetter par le vomiſſement beaucoup de bile jaune, verte & méme noire. La nuit ſuivante il dormit fort bien: Sa ſoif s'appaiſa; Il ſe trouva plus fort, & n'eut beſoin que de quelques priſes de ptiſane laxative pour eſtre parfaitement gueri. Je crois qu'on ne peut pas juſtement refuſer le nom de cordial, aprés un tel effet, au *crocus metallorum*. De plus pour prouver qu'il ne faut pas indiſcretement uſer des remedes dits cordiaux, & particulierement des échauffans; c'eſt qu'il eſt certain que ſi un Medecin donnoit de la theriaque d'abord à une perſonne empoiſonnée par le ſublimé ou l'arſenic, il luy mettroit plutoſt le feu dans le corps qu'il ne l'éteindroit. Les

plus certains remedes en ce fâcheux rencontres ſont l'huile, le beurre, & le lait pris juſques à s'en engorger & à les revomir, pour en reprendre le plus ſouvent qu'on pourra, afin d'émouſſer la grande âcreté de ces poiſons. Il eſt vray qu'aprés ces remedes on donne toûjours de la theriaque; mais je crois qu'on s'en paſſeroit facilement, & qu'on gueriroit plutoſt ſans ce dernier remede que ſans de l'huile, du beurre & du laict. Enfin ſi on ne peut nier que ces remedes gras & doux ſont tres-utiles contre ces poiſons, on me permettra de leur donner ces grands noms de cordiaux, d'alexipharmaques, & d'alexiteres; & avec tous ces beaux titres nous ne dirons pas qu'ils ont ſauvé la vie à des perſonnes em-

poiſonnées, par leurs vertus ſpecifiques & occultes ; mais nous dirons qu'ils ont empeſché par leur ſubſtance douce & graſſe que ces poiſons n'ulceraſſent l'eſtomach, & les autres parties voiſines. Il en eſt de méme de tous les remedes qu'on appelle cordiaux, & leurs vertus ne nous doivent pas eſtre plus cachées que celles de ces remedes qui ſervent dans nos cuiſines. Ce n'eſt pas aſſez de ſçavoir que tels remedes ſont reconnus pour cordiaux ; puiſqu'il eſt aiſé de faire voir qu'entre les remedes qui portent ces noms. Il y en a de differente nature, il y en a qui ſont de matiere fort échauffante & deterſive, comme la theriaque, ou le mytridat, & autres, qui ſont compoſez de quantité de drogues ameres & aromatiques,

Il y en a qui ſont de ſubſtance penetrante & acide ou aigre, comme le ſuc de limons, d'oranges, de groiſelles, d'épinevinette, & le vinaigre méme. Il y en a d'autres qui ſont terreſtres, inſipides & ſans aucune penetration, comme les perles, le corail, le bol d'Armenie, *la* terre ſigillée, les yeux d'écreviſſes, & la corne de cerf. Nous en avons qui ſont de ſubſtance volatile, comme le vin, l'eſprit de vin, le ſel volatil de vipere &c. Enfin je penſe qu'excepté les purgatifs & les poiſons, il n'y a preſque point de drogues qui ne puiſſe eſtre du nombre de ces cordiaux, puiſqu'il n'y en a guere qui ne participe de la nature de quelques-unes de celles que je viens de nommer : Ainſi il faudra les choiſir ſelon l'indica-

tion qu'on aura dans les maladies où on voudra s'en ſervir. La theriaque eſt cordiale, en ce qu'elle eſt fort deterſive, & qu'elle détache les phlegmes pourris, & conſume les icoroſitez acres & virulentes. Les ſucs acides ou aigres peuvent pretendre ce nom, parce qu'ils reſiſtent à la pourriture, qu'ils émouſſent la pointe de certains ſels volatils qui s'élevent des humeurs pourries, & qu'ils éteignent l'ardeur des entrailles & appaiſent la ſoif. Le bol d'Armenie, la corne de cerf, le corail & autres de cette nature, boivent & abſorbent les icoroſitez ſalées & nitreuſes, adouciſſent les ſucs trop aigres, & reſerrant la ſubſtance des parties empéchent que le venin ou l'air corrompu ne les penetrent. En-

fin ceux de ſubſtance volatile, comme des eaux diſtillées de chardon benit, de ſcabieuſe, d'imperatoire, & les ſels volatils chaſſent par les ſueurs, ou par l'inſenſible tranſpiration, les eſprits infectez & corrompus; & les choſes alimenteuſes, comme le vin & les reſtaurans, reparent promptement les eſprits diſſipez. Si tout ce que je viens de dire eſt veritable, comme je crois qu'il ſera aſſez difficile de n'en pas convenir, ne m'accordera-t'on pas que ſi on uſe ſans choix de tous les remedes, qu'on appelle cordiaux, on ne fera ſouvent qu'irriter le mal au lieu de l'appaiſer, & principalement ſi on s'imagine que parce qu'un remede eſt compoſé de drogues chaudes, & qui font de fortes impreſſions ſur

nos ſens, il doit nous fortifier en augmentant noſtre chaleur. Ie ſçay que pluſieurs diſent que nous ne vivons que par la chaleur, & que tout le monde preſque donne dans ce panneau. Tout cela arrive faute de reflexion, & je ne doute point que ceux qui prendront la peine d'examiner cette maniere de parler, nous ne vivons que par la chaleur, n'en reconnoiſſent la fauſſeté : Il n'y a qu'à nier cette propoſition abſolument priſe, & faire voir qu'on auroit autant de raiſon de dire, nous ne vivons que par l'humidité, ou par le froid; & ſans m'arreſter à expliquer ce qu'on doit entendre par chaleur naturelle, je ſuppoſe l'opinion d'Ariſtote touchant la generation des étres materiels, & qu'ainſi noſtre corps eſt

composé des quatre élemens, & que nostre vie dépend des quatre qualitez, je demande aprés cela si j'aurois raison de dire, nôtre vie dépend du froid, ou nôtre vie consiste dans la chaleur, ou nous ne subsistons que par l'humidité, ou méme que par la secheresse : Il me semble qu'il seroit plus raisonnable de dire; toutes nos actions corporelles dépendent de la proportion des quatre qualitez, ensorte que cette proportion est differente selon les differentes fonctions que nous devons faire, & c'est ce qu'on appelle temperament. L'estomach a une certaine proportion de ces qualitez; le foye en a un autre; & le cerveau a la sienne particuliere. Chacune de ces parties opere bien ou mal selon que cette proportion est

juſte, & telle qu'elle doit eſtre pour faire ce qu'elle doit faire : que ſi cette proportion n'eſt pas gardée, ſoit par le defaut des principes de la generation, ſoit par un mauvais regime de vivre, ces parties ne font pas leurs actions parfaitement, & cela n'arrive que lorſque l'une des quatre qualitez ſuppoſées ne garde pas ſa meſure : cela peut auſſi bien arriver par un excés de chaleur que par un excez de froideur ou d'humidité. Un ventricule trop ardent fait un chyle brûlé, acre & amer, qui fait des rapports à la bouche d'œufs brûlez, & des tenſions d'eſtomach qu'on appelle foibleſſe auſſi bien que des accidens qui arrivent à cette partie par un trop grand refroidiſſement ; & comme dit Juvenal.

Plurimus, hic æger moritur vigilando, sed illum
Languorem peperit cibus imperfectus, & hærens
Ardenti stomacho.

Je demande si les remedes appellez échauffans fortifieroient un estomach indisposé de cette sorte. Pour moy je ne doute point qu'ils n'augmentassent beaucoup le mal. De plus si tous les Medecins ont reconnu jusques à present pour cordiaux des remedes de nature differente, ainsi que j'ay déja dit, & méme de nature contraire, & qui s'entre-détruisent, comme les perles & les coraux qui émoussent la pointe du vinaigre, du suc de citron, & des autres acides, n'auray-je pas raison de dire qu'on ne doit pas user de ces

cordiaux pretendus ſans choix, & ſans eſtre aſſeurez de la cauſe des foibleſſes & des maladies qu'on appelle malignes. Si un Medecin ayant entre les mains un malade de fiévre maligne qui demandaſt des ſucs aigres, ordonnoit des perles ou des coraux, fondé ſur ce qu'on appelle ces remedes des cordiaux, n'augmenteroit-il pas plutoſt cette maladie qu'il ne la diminueroit. Si méme quelque ſuc aigre dans l'eſtomach de ce malade empéchoit la violence de la maladie, ne diminueroit-il pas plutoſt les forces qu'il ne les augmenteroit; puiſqu'il détruiroit ce ſuc qui empéchoit ou retardoit du moins les pernicieux effets de la cauſe pretenduë maligne. Les coraux & les perles ne meriteroient-ils pas plutoſt le

nom de poisons en ce rencontre que celuy d'alexitaires ou fortifians. Je n'ay point trouvé de maladies plus propres à entrer dans le détail du bon ou du mauvais usage de ces sortes de remedes que la petite verolle, & la rougeolle. La petite verolle & la rougeolle sont des maladies qui demandent, pour les traitter, beaucoup d'experience & de jugement; & il est impossible de determiner en general, ce qu'on doit faire dans ces maladies. Neãtmoins la plusspart des femmes s'y rendent maîtresses des malades; prononcent hardiement qu'il ne faut pas saigner, recourent d'abord aux eaux cordialles, & se souciant fort peu, si l'air est suffisamment chaud pour tenir les pores ouverts ne se contentent pas de couvrir me-

diocrement les malades, mais les chargent & de couvertures & d'habits jusques à les faire presque etouffer. Cette opiniastreté est si grande que les Medecins sont obligez le plus souvent de quitter la partie, ou de souffrir, si le malade meurt par la violence de la maladie, tous les reproches imaginables. Sans m'arréter à l'injustice que l'on rend tous les jours aux Medecins en ces rencontres, je pretens faire voir que les eaux cordiales données indiscrettement tuent beaucoup plus de malades que la maladie méme. La petite verolle est dite ainsi, parce que dans cette maladie il paroist de petites pustules sur le cuir que les Latins appellent *variolæ* diminutif du mot *vari* qui signifie de petites taches. Il est

certain que dans cette maladie, le ſang travaille ainſi que l'eau qu'on a gardée long temps ſur la mer,& qui aprés eſtre purifiée par ſon mouvement ou ſa fermentation, de puante qu'elle eſtoit devient pure & propre à boire. Le vin nouveau fait la méme choſe, mais avec bien plus de violence; de ſorte que ſi le tonneau eſtoit plein & bien bouché, il n'y a pas doute qu'il ne crevaſt. Il en arrive de méme dans la petite verolle; toute la maſſe du ſang y eſt en agitation; & le corps ſouffre plus ou moins, ſelon que cette agitation eſt plus ou moins violente. Si le ſang eſt en grande quantité, qu'il contienne beaucoup de ces parties heterogenes qui s'en doivent ſeparer, que le corps ſoit plein de mauvais ſucs, les

accidens ſont grands, la douleur de teſte eſt inſupportable, le malade eſt abbattu, il vomit, la difficulté de reſpirer le preſſe; & enfin il y a crainte que la nature eſtant accablée ou precipitée dans ſes mouvemens, il n'arrive des fluxions ſur la poitrine, des inflammations de poulmon, des reveries, des inſomnies, & méme des lethargies & des convulſions mortelles. Il peut auſſi arriver que le boüillon du ſang eſtant plus grand qu'il ne faut pour la ſeparation des impuretez qui font les puſtules, ce qui ſera de plus pur ſe liquifiera, les fibres s'en conſumeront, les eſprits s'en diſſiperont, & ce qui eſtoit ſang ne ſera plus que comme un ſang pouſſé ſemblable au vin que les Latins appellent, *vappa*, lors

qu'il eſt privé de ſes parties ſpiritueuſes. Il ne faut pas s'imaginer que plus le ſang ſera agité, & plus il ſe fermentera, plus la ſeparation de ce qui fait les puſtulles ſera parfaite : Il faut un certain degré d'ébullition pour ſeparer l'impur du pur. Si vous faites boüillir de la viande avec de l'eau à gros boüillons, ou trop long-temps, l'écume ne ſe ſeparera pas parfaitement; toutes les parties pures & impures ſe confondront, & il ſera impoſſible d'en ſeparer les ſaletez ; mais le boüillon & la viande en ſeront tout remplis. Si au lieu de laiſſer boüillir le ſuc du raiſin doucement, par ſa propre chaleur, vous le mettez ſur un grand feu & le faites promptement boüillir, il ne deviendra jamais clair, & ne s'en fera jamais de vin, mais il

demeurera

demeurera trouble & douceatre. Il en arrive de méme au ſang dans la petite verolle, lors qu'il boüillonne pour jetter ſes impuretez au cuir : Si ſon boüillon eſt trop grand, il reboit une partie de ſon écume; il ne peut ſe purifier parfaitement ; & par un mouvement trop precipité il ſe porte â la teſte , il engorge les vaiſſeaux du poulmon , du foye & des autres parties , & y fait des inflammations tres-perilleuſes : Il arrive auſſi qu'en étendant trop les vaiſſeaux , il empéche le mouvement du centre à la circonference , & jette une partie de ſes impuretez dans les inteſtins, où il fait des aphtes ou petits ulceres qui cauſent des flux de ventre mortels : le mouvement en eſt quelquefois ſi violent que ſe portant à ſa teſte

avec impetuosité & delà aux yeux. Il les creve en un moment: il n'y a pas d'autres remedes en ces accidens si pressans que la saignée, afin de donner air aux vaisseaux, & de faire ce que les femmes apprehendent tant, c'est à dire affoiblir le mouvement du sang en donnant issuë à ces esprits trop impetueux par la saignée qui doit estre hardiement reïterée, selon la grandeur des accidens, & non selon les forces du malade qui n'est que trop fort en cet état, & qui ne paroist foible que parce qu'il est trop plein. De recourir pour lors aux eaux cordialles, c'est jetter de l'huile dans le feu, ou bien c'est donner un coup d'éperon à un cheval qui a pris le mors aux dens. Les Arabes, comme Rhasis & Avicenne or-

donnent en cette occasion, une decoction de raisins de Damas, de lentilles,& de gomme tragacanht. Monsieur Riviere dans sa pratique, ch. de la petite verolle, en donne la description, & dit que la gomme tragacanht & les lentilles y sont mises, pour arrester la trop grande impetuosité du sang: Ce remede s'ordonne souvent à Montpellier, & on n'en voit que de bons effets. De plus quand méme la nature seroit assez forte dans cet accablement pour jetter toute l'impureté au cuir, les pustulles sont les unes sur les autres, l'ardeur de la fiévre en empéche la suppuration, & la trop grande quantité de ces petits abcés, quoyque la suppuration en soit heureuse, donne des douleurs excessives par tout le corps; la fiévre se

r'allume, & le malade affoibli par les symptomes precedens n'y peut resister.

Il me semble que ce que j'ay dit de l'usage des cordiaux dans les fiévres accompagnées de petite verolle, rougeolle, & méme de pourpre, puisque je pretens qu'on doit observer les mémes circonstances dans ces dernieres, peut avoir quelque rapport avec les remedes échauffans & sudorifiques que quelques uns donnent au commencement des fiévres continuës. Il n'y a pas long temps qu'on parla dans cette assemblée d'un homme qui se vantoit de guerir en un jour ou deux toutes sortes de fiévres continuës: Quelqu'un dit même qu'on en avoit veu des experiences. Je ne diray pas que cela soit impossible ; mais

je ſuis aſſeuré que ſi on reüſſit en quelques malades on en tuëra beaucoup par cette methode. Les fiévres continuës ne ſont autre choſe qu'une fermentation violente de toute la maſſe du ſang. Cette fermentation arrive à l'occaſion de quelques humeurs qui ne ſont pas de ſa nature, & qui ne peuvent entrer en ſa compoſition. Ces humeurs s'amaſſent ou par ſucceſſion de temps dans les grands vaiſſeaux, où y ſont portées des viſceres, ou de quelques autres parties, ou il y a des inflammations ou des ſuppurations conſiderables. Plus le ſang en eſt agité, plus le malade eſt en peril, & c'eſt ce qu'on appelle des maladies aiguës, & deſquelles Hippocrate a dit que le prognoſtic eſtoit douteux ; parce que dans cette

grande agitation le sang est poussé de tous costez avec une vitesse prodigieuse, & engorge les petits vaisseaux & méme les grands, & cause le plus souvent des inflammations, & ensuite des abcés dans les parties nobles. La propre substance du sang dans cette grande agitation se peut aussi dissoudre par l'excés de chaleur, comme j'ay dit parlant de la petite verolle, ce qui cause la mort aussi bien que les abcés des parties nobles. Supposé ce que je viens de dire, il me semble qu'il n'y peut avoir que deux moyens pour guerir les fiévres continuës en un moment, comme promettent hardiment quelques Empiriques; le premier est de donner un remede qui empéche la fermentation en fixant & coa-

gulant les parties du ſang qui en ſont les premiers mobiles, ou ſi on veut les parties les plus agitées de ces matieres heterogenes qui ſe ſont amaſſées dãs les grands vaiſſeaux. Quand cela ſeroit poſſible je doute fort qu'un Medecin prudent le duſt faire, puiſque en empéchant par ce remede le ſang de ſe purifier, il faut neceſſairement que toſt ou tard ces humeurs qui luy ſont étrangeres faſſent des maladies & des accidens, peut-eſtre plus perilleux que la fiévre, comme des opilations opiniâtres du foye ou de la ratte, des rhumatiſmes & fluxions ſur la poitrine. L'autre moyen pour guerir les fiévres continuës promptement, ce ſeroit d'augmenter la fermentation avec des remedes ſpiritueux & échauffans, & de faire faire au

ſang en un jour ce qu'il ne fait ſouvent qu'en ſept, neuf, onze, ou quatorze jours, ou méme en plus de temps: en un mot d'une fiévre ſimplement aiguë, il en faudroit faire une tres-aiguë, ou pour mieux dire, il faudroit hazarder de guerir ou de tuer promptement le malade. Cela eſt ſi vray qu'il n'y a pas ſeulement du peril à pouſſer à bout de cette maniere les malades de fiévres continuës, mais qu'il y en a auſſi à donner de ces remedes échauffans dans les premiers accés des fiévres intermittentes; Galien en rapporte un exemple du Philoſophe Xantus: ce Philoſophe ayant une fiévre quarte, & ſes Medecins luy ayant ordonné de la theriaque dans le friſſon, Galien luy diſt que ſa fiévre eſtoit trop nouvelle, & que

que la theriaque d'une ſimple quarte en pourroit faire une double quarte. Ce Philoſophe n'eut pas égard au conſeil de Galien ; & ayant pris ce remede il ne tomba pas ſeulement dans la double quarte mais dans la triple ; il pouvoit méme tomber dans la continuë, comme je l'ay veu arriver depuis deux ans à un Avocat par l'uſage de ces ſortes de remedes. Je laiſſe aprés cela à juger à tous les Medecins, ſi de tels remedes irritent les fiévres intermittentes, ce qu'ils ne pourront point faire dans les continuës, où toutes les humeurs & tout le corps ſont enflammez, & où pour peu qu'on augmente le feu, on cauſera une entiere confuſion dans le ſang, & on empéchera que les impuretez ne s'en ſeparent. Celſe

liv. 3. chap. IX. parle d'un certain Petron qui guerissoit les fiévres en couvrant beaucoup les malades, afin de leur procurer une grande chaleur jusques à leur causer de la soif, & s'il arrivoit une sueur il pretendoit que la fiévre estoit guerie, & s'il n'arrivoit point de sueur, il leur donnoit de l'eau fraische, & les obligeoit à vomir : & quoy que par cette methode ce petron en guerit quelques uns, cette maniere de traitter les fiévres, dit le même Celse, n'estoit pas sans temerité, puis que ce Medecin en tuoit plusieurs de ceux qui au commencement de leur fiévre s'abbandonnoient entre ses mains. Aprés tous ces raisonnemens & toutes ces experiences, il me semble qu'on peut conclurre qu'il ne faut pas user de ces reme-

des appellez cordiaux ſans diſcernement & ſans choix dans les maladies appellées malignes, n'y pretendre que parce qu'un remede eſt composé de drogues chaudes, ou pour mieux dire qui abondent en parties ſubtiles, il doit nous fortifier en augmentãt noſtre chaleur. Il y a bien des maladies qui ne ſont causées que par une trop grande agitation du ſang & des eſprits. L'eſtomach méme, cõme j'ay déja dit & ainſi que le confirme Galien liv. 7 chap. 4. de ſa methode, ne peut digerer les alimens, lors qu'il eſt trop ardent, ou qu'il contient une bile acre & échauffée. On peut auſſi conclurre que les ſudorifiqs donnez au commencement des fiévres ne ſont pas ſeurs, non plus que ces remedes par leſquels on croit fortifier

le cœur & la chaleur naturelle; Puiſqu'il y a pluſieurs rencontres ou en raffraîchiſſant & temperant les grandes ardeurs ou en arrêtant le trop grand mouvement du ſang, on fortifie ce qu'on appelle chaleur naturelle; c'eſt à dire, on remet le corps dans une diſpoſition ou un temperament capable de luy faire faire ſes fonctions ordinaires.

FIN.



TABLE DES MATIERES,

Contenuës dans la Seconde Partie.

IV. CONVERSATION.

V. CONVERSATION.

VI. CONVERSATION.

Fin de la Table du ſecond Volume.





